

## Pulsations urbaines : les mille temps de la ville

6 Une ville à mille temps

### TEMPS ACTIFS

9 La longue histoire du Bureau des Temps

13 Quand la ville met les pas en carte

15 La course au temps, le temps des courses

19 Le temps des enfants : entre "lieux-moments"  
très programmés et rares creux de liberté

### TEMPS CHOISI, CONTEMPLATIF, FESTIF

25 Philosophie : quelques considérations sur le temps

29 Shabbat, 25 heures hors du temps

32 Les Tombées de la Nuit questionnent  
les rythmes de la ville

### TEMPS DE LA NUIT

37 Plaidoyer pour une ville altruiste

41 Le rêve éveillé d'un dormeur contrarié

43 La nuit rennaise vue du comptoir

46 Instants de Nuit

# LE DOSSIER

# Une ville à mille temps

**C'**est la rentrée ! Après la parenthèse estivale, l'heure est à l'apprentissage de nouveaux rythmes ou à la redécouverte d'une routine momentanément oubliée. Les villes n'échappent pas à ces phénomènes temporels. Dans ce dossier, *Place Publique* s'intéresse à ces pulsations urbaines qui ponctuent, de jour comme de nuit, les vies de nos quartiers et de nos métropoles. Plusieurs raisons ont guidé ce choix éditorial. L'actualité, tout d'abord, avec au niveau national, les débats souvent animés sur le travail dominical, révélant au passage une très forte sensibilité politique et sociale à ces questions. L'expérience locale, aussi : Rennes fait partie des premières villes françaises à s'être dotées d'un Bureau des temps afin d'analyser les rythmes de la ville et favoriser la prise en compte des temporalités dans l'action publique locale. D'autant que s'intéresser à cette question (forcément plurielle), revient à interroger les notions d'égalité et de liberté. Et même – osons le parallèle républicain jusqu'au bout – à la fraternité, si l'on observe les rituels festifs, notamment nocturnes, qui ne sont pas sans susciter des réactions souvent tranchées. En guise d'introduction, voici donc au moins cinq raisons de s'intéresser aux temps qui font la ville, et qui reflètent aussi sa température.

**1** **Une longue expertise rennaise**  
À Rennes, les temps ont leur Bureau depuis treize ans. Cette dénomination un peu étrange recouvre une réalité très concrète : cette petite équipe de techniciens mesure les temporalités de la ville, dans toutes leurs dimensions : temps de travail des personnels de la collectivité, temps de transports, accessibilité de commerces ou de services selon les différents lieux de la ville, etc. Leurs analyses permettent d'éclairer les choix politiques, lors de la création d'un nouvel équipement public ou la mise en œuvre d'un nouveau moyen de transport collectif, comme le métro par exemple. L'exercice est beaucoup moins théorique qu'il n'y paraît, et les réflexions rennaises sur les temps de la ville rencontrent régulièrement un écho national, à travers les actions du réseau français des bureaux des temps *Tempo Territoria*, notamment.

Et des initiatives sont en cours pour expérimenter de nouvelles approches temporelles en matière de déplacements piétons ou d'horaires d'ouverture de services publics, comme les bibliothèques.

**2** **Les temps rythment notre quotidien (et vice-versa)**

Chaque habitant, par son mode de vie quotidien, rythme les temporalités urbaines. Comment expliquer autrement les bouchons récurrents sur la rocade aux heures dites « de pointe », ou les files d'attente aux caisses des supermarchés le vendredi soir et samedi matin ? À propos de caisses, l'exercice des courses prend une tournure bien différente si l'on se situe de l'autre côté de la ligne. La Rennaise Anna Sam, qui a connu le succès médiatique avec son récit autobiographique *Les tribulations d'une caissière*, en sait quelque chose. Pour *Place Publique*, elle revient sur cette expérience et analyse le temps des courses, véritable « course au temps ». L'âge et la fonction des habitants influencent la manière dont s'écoule le temps de la ville. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur le temps des étudiants, bien particulier dans une ville universitaire comme Rennes. Le temps des enfants, lui aussi, a fait l'objet d'études détaillées dont rendent compte l'universitaire rennaise Sandra Depeaux et sa collègue de Grenoble Sonia Charbonnel. Parmi de nombreux « lieux-moments » très programmés au gré des activités scolaires et extra-scolaires, ne subsistent dans l'agenda enfantin que de rares « creux de liberté » qui apparaissent clairement comme autant de moments buissonniers sur les emplois du temps des moins de douze ans.

**3** **Le temps est une donnée subjective**

Rien ne se mesure plus précisément que le temps qui passe. Et pourtant, la valeur accordée aux instants présents varie profondément selon les individus. On parle à cet égard de temps choisi ou subi. C'est notamment le cas pour le temps de travail. Le temps plein des uns n'est pas aussi rempli pour les autres, le temps partiel peut être délibérément souhaité, ou accepté



RICHARD VOLANTE

faute de mieux. Il y a aussi le temps de la réflexion, dans la ville, pour la ville. Que nous disent les philosophes de cette activité qui consiste à penser le temps qui passe ? Notre collaborateur Yvan Droumaguet éclaire ce dossier à la lumière des philosophes classiques. Ce qu'il nous dit de la temporalité urbaine incite à re-penser notre propre place dans la cité. Et lorsque le temps devient sacré, c'est encore une autre histoire ! Celle du shabbat, que nous raconte avec humour Sylvia Rivka Kersusan, au sein de la petite communauté juive rennaise qui vit ce rythme très particulier chaque fin de semaine. Une pratique qui, on le verra, a des conséquences très concrètes sur la manière d'appréhender la ville durant ces 25 heures de « temps suspendu ».

4

#### La culture se cherche de nouveaux tempos

Le temps de la ville, c'est aussi celui de la culture et de la fête. L'actualité est à nouveau venue à la rencontre de ce dossier à travers l'initiative rennaise de programmer une « saison des dimanches » à partir du printemps 2016. Objectif : proposer au plus grand nombre, et notamment aux familles, des initiatives culturelles, festives et sportives sans contraintes et adaptées à « ce jour singulier » qu'est le dimanche, parfois un peu trop assoupi à Rennes. Nous avons rencontré celui qui aura la charge de cette programmation, le directeur des

Tombées de la Nuit Claude Guinard. Il revient sur la dernière édition du festival en juillet dernier, en insistant sur la recherche d'une temporalité toujours plus en phase avec les attentes des spectateurs. Un choix qui explique le parti pris récent d'installer les spectacles sur plusieurs week-ends et des lieux différents, au lieu de les regrouper durant une seule et même semaine dans le centre-ville.

5

#### La nuit, les temps s'entrechoquent

Enfin, la ville vit aussi la nuit. Pas toujours sans heurt ni sans tapage. Comment concilier les rythmes des trois « usagers de la nuit urbaine » : ceux qui dorment, ceux qui travaillent et ceux qui font la fête ? Certains exemples étrangers méritent d'être explorés et la charte de la vie nocturne rennaise, en cours d'élaboration, promet d'être âprement débattu en fin d'année. Car si la recherche du compromis s'impose, force est de reconnaître que la transformation de l'hypercentre en lieu de fête nocturne incontournable certains soirs de la semaine nécessite un encadrement dont les règles peinent à être précisées, comme le déplore notre collaborateur Gauthier Aubert. Habitant du centre historique, il nous dépeint avec humour mais réalisme ses nuits rennaises parfois agitées. Pourtant, la nuit, il se passe aussi des choses intéressantes en ville, comme l'a vérifié Gilles Cervera, dont les promenades noctambules ont abouti à de belles et parfois surprenantes rencontres. ■

XAVIER DEBONTRIDE

# Temps actif



## OBSERVATOIRE

# La longue histoire du Bureau des temps

**RÉSUMÉ** > *Rennes fait partie de la vingtaine de collectivités françaises à disposer d'un Bureau des temps. Cette dénomination intrigante abrite une petite équipe spécialisée dans l'étude des temporalités urbaines. Ses observations permettent d'orienter les prises de décisions des élus, en matière d'aménagement, de déplacement ou d'emploi. Retour sur une expérience singulière reconnue au niveau national.*



TEXTE > **XAVIER DEBONTRIDE**

Cela fait maintenant 13 ans que le temps a son bureau à Rennes. Ou plutôt, les temps, tant les temporalités sont désormais plurielles. Bien que n'étant pas une invention purement rennaise – les premiers sont apparus dans les années 1990 en Italie – le Bureau des temps est né de la volonté du maire de l'époque, Edmond Hervé, qui avait rédigé un rapport parlementaire sur le temps des villes. À cette occasion, il s'était passionné pour l'initiative lancée quelques années plus tôt par des mouvements féministes italiens qui souhaitaient mieux connaître et prendre en compte les rythmes des temps de travail féminins dans les services municipaux. À Rennes, le Bureau des temps consacre d'ailleurs ses premières études à la question de l'emploi à temps partiel des agents d'entretien des bureaux de la Mairie. L'idée de départ relève d'un constat évident mais longtemps resté tabou : à l'époque, les femmes de ménage qui nettoient les locaux administratifs interviennent soit très tôt le matin, soit très tard, avant ou après leurs occupants. Conséquence directe, elles subissent des horaires très contraignants : prise de poste à l'aube ou au crépuscule compliquant la vie familiale, intervalles de plusieurs heures d'inactivité forcée entre deux interventions...





RICHARD VOLANTE

Après une étude de terrain faisant clairement apparaître ces contraintes temporelles, le Bureau des temps a contribué à imaginer une nouvelle organisation facilitant l'intervention des personnels d'entretien aux heures normales de bureau. Outre une réelle amélioration des conditions de travail pour les personnes concernées, il en a découlé une plus grande reconnaissance de leur métier. Longtemps invisibles, ces femmes font désormais partie de l'environnement de travail quotidien des agents de la mairie. À la clé, de l'aveu même des principaux intéressés : une meilleure considération professionnelle et une indéniable amélioration du rythme de travail, beaucoup moins parcellisé que dans le système antérieur.

### Logique transversale

Cet exemple est désormais bien connu des Rennais, car il est systématiquement associé à l'évocation de l'histoire du Bureau des temps. Treize ans plus tard, cette structure est-elle toujours aussi utile ? Pour Katja Krüger, adjointe (PCF) au maire de Rennes et déléguée aux temps de la ville, la réponse ne fait aucun doute. « C'est un outil assez unique à l'échelle d'une agglomération comme Rennes Métropole [le Bureau des Temps concerne à la fois la ville et l'agglomération]. Il permet de

donner de la visibilité et de l'importance aux questions de temporalités et d'égalité, dans une logique complètement transversale », souligne l'élue, qui se consacre exclusivement à cette délégation, preuve à ses yeux du « choix politique » ainsi réalisé... À ce titre, Rennes fait partie du réseau national Tempo Territorial, qui réunit une vingtaine de structures similaires dans l'Hexagone.

Le Bureau des Temps, animé par Évelyne Reeves, comprend une petite équipe de spécialistes qui peuvent intervenir sur des études très variées pour mesurer l'impact sur les temps de la ville d'une décision d'aménagement ou d'organisation. Et ces domaines sont nombreux, à l'échelle d'un quartier, d'une administration ou d'un service de transports, par exemple. Sollicité à titre d'expert, comme un tiers neutre, le Bureau des temps contribue à éclairer la réflexion des élus et des techniciens, sans prendre le pas sur la décision politique finale. Dans le champ de la mobilité, notamment, il a travaillé sur la question complexe de la saturation du métro aux abords de la station de Villejean le matin aux heures de pointe. La solution retenue a consisté, après négociation avec l'Université Rennes 2, à décaler les horaires des cours du matin à la faculté pour réduire cette fameuse « hyperpointe » et lisser les déplacements. Un bilan

détaillé de cette expérience est d'ailleurs en cours de réalisation, afin de tirer les enseignements de la démarche et envisager de nouvelles applications, notamment dans la perspective de la deuxième ligne de métro en cours de construction.

### Recherche du compromis

Les embouteillages chroniques sur la rocade rennaise sont également étudiés à la loupe. « Nous cherchons actuellement à identifier les différents générateurs des flux au rond-point de la porte de Longchamps sur la rocade nord, en discutant notamment avec les entreprises implantées dans cette nouvelle zone d'activités, pour connaître précisément leurs horaires et leur proposer d'éventuels aménagements », explique Katja Krüger, convaincue que « face au temps, il n'y a jamais une solution unique. Il faut de la négociation, du compromis pour améliorer les situations ».

Le Bureau des Temps peut également éclairer les choix d'aménagement urbains, à l'heure de l'implantation de tel ou tel service ou commerce dans un nouveau quartier, par exemple. La réalisation d'une carte des distances piétonnes à l'échelle des principaux pôles métropolitains devrait permettre de disposer de données objectives sur les distances « marchables » dans la ville (lire page 13). « Ce projet illustre parfaitement la transversalité dont je parlais à l'instant, souligne la déléguée aux temps de la ville. C'est un outil qui permet aux élus de voir où il est possible de créer des pôles de proximité, en identifiant les zones peu ou mal desservies. Mais je souhaite aussi que les habitants eux-mêmes puissent y avoir accès, pour mieux connaître leur environnement actuel ou futur ».

### Le piège de la ville 24h/24

En cette rentrée 2015, le Bureau des Temps planche sur la question sensible de l'accessibilité des services publics, et l'amplitude horaire les mieux adaptées aux nouveaux rythmes des habitants. « Attention, prévient Katja Krüger, à ne pas tomber dans le piège de la ville 24h/24 ! Les services accessibles à toute heure pénalisent aussi les femmes, qui sont majoritairement les salariées en première ligne dans ce type de fonction ». Autre enquête en cours, en lien direct avec les premiers travaux du début des années 2000 : l'évaluation du temps de travail et du temps partiel dans les services publics locaux, à la Ville, à Rennes Métropole et au centre communal d'action sociale (CCAS). Objectif : disposer de données fiables et actua-

lisées sur ce temps partiel, subi ou choisi. On le voit, les questions de temporalité sont au cœur de la fabrique de la ville. Au niveau national, le débat sur l'ouverture des magasins le dimanche dans le cadre du vote de la loi Macron a défrayé la chronique ces derniers mois, montrant au passage la très forte sensibilité à la dimension symbolique attachée à ce jour singulier. À Rennes, le dernier festival des Tombées de la Nuit, en juillet, s'est conclu par l'annonce de l'organisation à partir du printemps 2016, d'une « saison des dimanches » pour animer la ville le septième jour (voir pages 32 et suivantes). Le Bureau des temps a été associé à la démarche, en recensant les propositions existantes, ainsi que tous les lieux accessibles le dimanche à Rennes et souvent méconnus ou négligés. « Le dimanche, le temps s'écoule différemment, c'est un temps plus familial, moins marchand, moins contraint aussi par des horaires de début ou de fin d'activité », note Katja Krüger. Car le rapport au temps est aussi une affaire de culture. Pour l'élue, d'origine allemande, il est normal de s'arrêter aux passages piétons, et tout à fait inconcevable de courir dans les escalators du métro ! En découle peut-être une perception différente des temporalités urbaines, plus apaisée.

### Numérique et signalétique

Et le numérique, dans tout cela ? Les nouvelles applications mobiles modifient-elles la perception temporelle de la ville, à l'image de Ren Circul', qui donne en temps réel la carte des travaux ou la disponibilité des places de stationnement ? Elles facilitent évidemment le quotidien des possesseurs de smartphones, mais il ne faut pas oublier tous ceux qui ne sont pas équipés de ces mobiles de dernière génération. Notamment les seniors, qui pourtant, seraient les premiers intéressés à connaître l'existence d'un banc public sur le trajet piéton qu'ils envisagent de réaliser !

Afin de partager ce type d'information avec le plus grand nombre, un projet de signalétique urbaine est en cours de finalisation, afin d'indiquer les temps de parcours piéton pour atteindre tel ou tel monument ou point d'intérêt dans la ville. Si l'on sait qu'il y a un parc ou un espace vert à cinq minutes à pied, on sera peut-être plus enclin à s'y promener. Et puis à Rennes, ville de conférences, le temps fait toujours recette, en témoigne le succès du cycle des Jeudis du temps, organisés aux Champs libres. Prochain rendez-vous, cet automne, autour des temps du sport dans la ville. Pas forcément pour battre un record de vitesse ! ■



## De nouveaux horaires pour les bibliothèques ?

C'est pour avoir déclaré, lors d'une question orale au Sénat en plein débat sur la loi Macron et le travail du dimanche, qu'elle préférerait être dans une bibliothèque que dans un centre commercial ce jour-là, que la sénatrice (PS) d'Ille-et-Vilaine Sylvie Robert s'est retrouvée à piloter une mission sénatoriale portant sur la question des horaires d'ouverture des bibliothèques. Un sujet plus ardu qu'il n'y paraît, car ces temples du savoir et du livre sont confrontés à de nouvelles attentes et de nouveaux usages. Les bibliothèques, qu'elles soient gérées par une collectivité ou par l'université, accueillent en effet un public de plus en plus large, pas uniquement attiré par la possibilité d'emprunter un livre. « Une bibliothèque, c'est désormais un lieu de vie. C'est sans doute le seul endroit public où il est possible de rester aussi longtemps que l'on veut sans avoir à justifier quoi que ce soit », souligne Sylvie Robert. Dans son rapport, tout juste remis à la ministre de la Culture Fleur Pellerin, elle décrit la bibliothèque du 21<sup>e</sup> siècle comme un lieu propice à la mixité, aux croisements de générations, de cultures. Bref, un vrai lieu de démocratie ! Mais pour que cette vision idéale fonctionne, encore faut-il que ces espaces soient largement ouverts et accessibles. Et c'est là que la question des temporalités rentre en scène.

### Ouvrir mieux

« C'est un sujet sensible pour les personnels, et il n'est pas question de verser dans la démagogie. Il ne s'agit pas forcément d'ouvrir plus, mais d'ouvrir mieux pour s'adapter aux nouveaux rythmes des utilisateurs », souligne la sénatrice. Et de prendre l'exemple des étudiants, qui trouvent généralement porte close dans les bibliothèques universitaires le samedi après 17 heures, alors que leur rythme de travail est souvent nocturne, avec une tranche très prisée entre 18 heures et 2 heures du matin ! Pourquoi ne pas leur proposer l'accès d'espaces dédiés à des horaires plus tardifs, avec certainement moins de personnel qu'en temps normal, mais surtout un service adapté à leurs attentes : une connexion wifi, une prise électrique et un environnement de travail calme et bienveillant ? De même, pour les lycéens qui



RICHARD VILANTE

préparent le bac, et qui ne disposent pas tous chez eux de l'espace ou de l'ambiance adaptés aux révisions, des ouvertures matinales dès 8 heures dans les bibliothèques de quartier pourraient rendre un réel service.

### Renforcer la coopération

À Rennes, le succès de l'ouverture dominicale de la bibliothèque des Champs Libres auprès du public étudiant est bien connu, et il a été repéré comme tel au niveau national. Dans son rapport sénatorial, qui s'est nourri de nombreuses initiatives dans différentes villes de France, Sylvie Robert évoque notamment la possibilité de renforcer la coopération entre les différentes structures (municipales et universitaires, notamment). Ainsi que de mettre en place, à l'échelle de chaque territoire, une cartographie détaillée des ressources documentaires. Pourquoi ne pas imaginer, dans le même esprit, une application numérique qui indiquerait en temps réel le nombre de places disponibles en bibliothèque ? Succès garanti auprès de la communauté étudiante ! Rennes pourrait se porter volontaire pour expérimenter ces initiatives, mais c'est surtout Paris, dont les bibliothèques cumulent les difficultés, qui pourrait être particulièrement concernée. Sylvie Robert reconnaît que le sujet est passionnant, mais passionnel. En matière de temporalités, les bibliothèques ont certainement un nouveau chapitre de leur longue histoire à écrire, avec leurs usagers. ■



## DÉPLACEMENTS PIÉTONS

# Quand la ville met les pas en carte

**RÉSUMÉ >** *À Rennes Métropole, les marcheurs auront bientôt leur carte. Le Bureau des temps développe en effet le prototype d'un outil original : « une carte des temps piétons ». Cette première à l'échelle d'une agglomération permet de visualiser, en les objectivant, les temps d'accès à pied à tout un panel de commerces et de services disponibles dans les quartiers rennais ou dans les communes métropolitaines.*



TEXTE > **CHRISTINE BARBEDET**

La marche offre beaucoup d'avantages parfois sous-estimés. « Se déplacer à pied est démocratique et égalitaire, économe, bon pour la santé, le lien social et l'environnement », énumère Catherine Dameron, chargée de mission au Bureau des Temps de Rennes et Métropole. Pour acheter son pain, déposer ses enfants à l'école, se rendre au parc voisin ou à la médiathèque... le réflexe voiture, illusion de temps gagné, finit par distordre la perception de terrain des habitants, voire des décideurs et aménageurs. Pour autant, le temps d'accès aux services reste l'un des critères déterminants du choix de localisation des habitants, comme en témoignent les enquêtes réalisées lors des salons Habitat dans l'agglomération rennais.

Dans ce contexte, connaître le degré d'accessibilité piétonne à un « panier » de commerces et de services pour les usagers qui habitent ou habiteront un territoire donné, représente un réel atout en termes d'aménagement. En clair, il s'agit bien de rendre visible et lisible « le territoire vécu » des habitants et de promouvoir les modes doux de déplacement. Au premier chef, la marche, cette libre circulation que connaissaient parfaitement nos aînés qui empruntaient, en terre gallèse, routes, viettes ou autres vaes, pour cheminer à pied le plus rapidement possible de la campagne à la ville. En langage contemporain urbain, après la 2D et la 3D, voici que l'on évoque la 4D !

Le temps est désormais cité comme la quatrième dimension de l'aménagement, explique Catherine Dameron : « Le temps permet de prendre en compte le mouvement dans la ville, avec la question centrale des usages, mais aussi la ville en mouvement, son évolution sur le long terme ».

## Les outils américains, source d'inspiration

Pour mener à bien ce projet de cartes des temps piétons, lancé en 2014, le Bureau des Temps a suivi l'exemple de démarches menées aux États-Unis. En 2007, une société privée a développé un premier outil Internet, repris par les agents immobiliers, le Walk Score. Cette application permet d'attribuer une note à chaque logement repéré, en fonction des distances aux commerces et services de proximité. En 2011, une autre plateforme collaborative Walkonomics fut lancée pour répondre aux critiques formulées par des urbanistes. Certains avaient en effet souligné les lacunes du système Walk Score qui ne prend en compte ni l'accessibilité liée à la sécurité, l'état de la chaussée, le jalonnement ni les aménités tels la beauté et le calme du cheminement.

Autre exemple qui a inspiré le Bureau des temps, celui de la Ville de Portland (Oregon) dont le PBOT (Portland Bureau of Transportation), a établi des cartes d'accessibilité de son territoire à pied et à vélo et qui étudie l'orientation de son plan général d'urbanisme à l'horizon 2030, en fonction de ces paramètres.

## Analyse multicritère

Afin de réaliser une représentation cartographique 4D de ces temps de « marchabilité », le Bureau des temps a pris appui sur le SIG, Système d'information géographique, et confié la mise en œuvre à des étudiants de Master 2 SIGAT (Systèmes d'information géographique et aménagement des territoires) de l'Université Rennes 2. La méthode élaborée croise les temps d'accès par zones isochrones<sup>1</sup> afin de détermi-

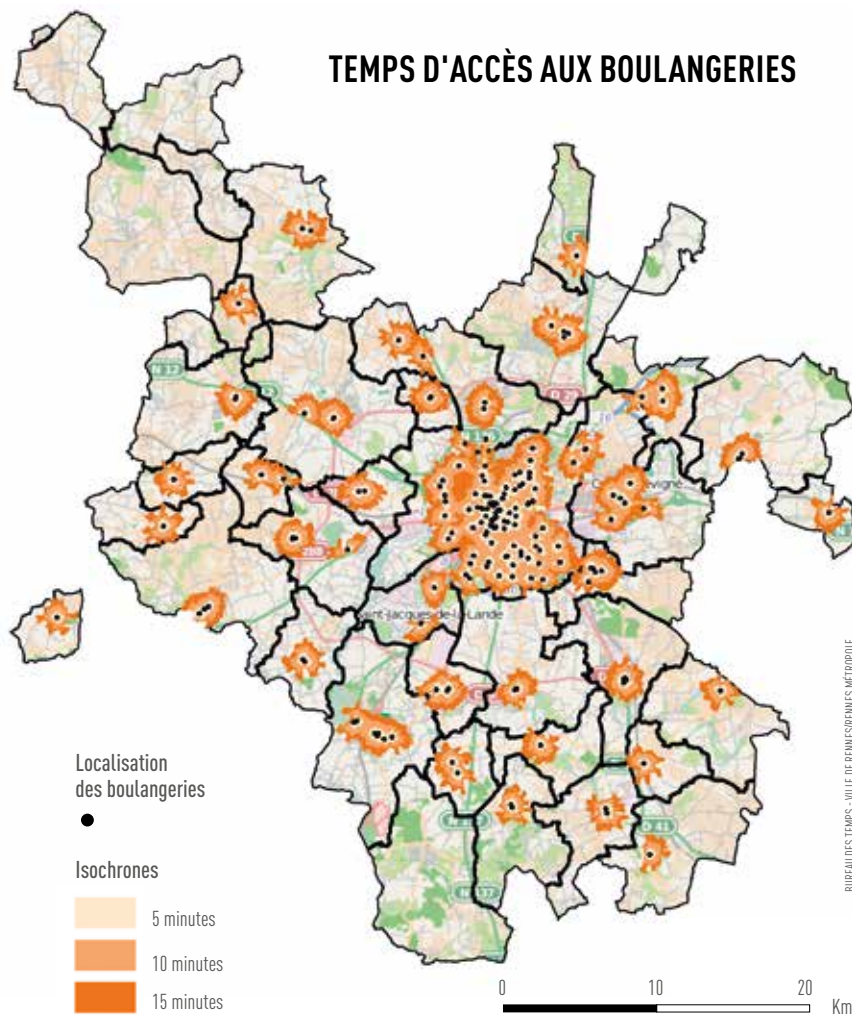


**CHRISTINE BARBEDET** est journaliste et plasticienne. Elle est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

<sup>1</sup> Zone isochrone : espace au sein duquel les individus se trouvent à la même distance (en durée de transport) d'un lieu précis.



## TEMPS D'ACCÈS AUX BOULANGERIES



Carte des temps d'accès aux boulangeries, établie d'après des données 2011. Celle-ci ne prend pas encore en compte les communes récemment arrivées dans Rennes Métropole : Laillé et les communes de la communauté de communes de Bécherel. Source : Données Rennes Métropole, OpenStreetMap.

ner les aires géographiques accessibles à partir d'un point donné en une durée maximale. Une pondération attribue des points, en fonction de la rapidité d'accès à pied. Cette analyse multicritère se traduit par un indice d'accessibilité représenté par un code couleur sur la carte métropolitaine, de très élevé à très faible. Pour cette étude, cinq catégories de services ont été retenues : les pôles commerciaux favorisant le lien social ; les services éducatifs, sportifs, sociaux ou culturels ; les points d'accès aux transports en commun ; les espaces verts. La carte finale déclinable en fonction des critères recherchés (espaces verts, commerces, écoles, etc.) présente le niveau d'accès ou l'intensité d'accès aux ser-

vices, sur une échelle de carreaux de 50 mètres de côté. Plus l'accessibilité est satisfaisante, plus les couleurs sont chaudes. Par exemple, la couleur jaune détermine l'accès en cinq minutes à un petit nombre de services ou commerces, ou encore l'accès en 15 minutes à un grand nombre de commerces et de services. À signaler : cet outil perfectible ne prend pas encore en compte les communes récemment arrivées dans le giron de Rennes Métropole, à savoir Laillé et les communes de la communauté de communes de Bécherel.

## Garantir l'égalité d'accès aux ressources

Que permet de comprendre un tel outil ? « En croisant l'accessibilité à la densité de population, on remarque que la localisation de la population correspond à des espaces où l'accessibilité de l'offre est globalement bonne », constate Catherine Dameron qui note de faibles niveaux d'accès aux services en bordure des centres-bourgs, là où de nombreuses opérations attirent souvent une population nombreuse, mais les bons scores obtenus dans les quartiers bénéficiaires du Contrat de ville. Un point positif ! Autant de constats qui semblent enfoncer des portes ouvertes : « Il s'agit bien pour nous d'objectiver ces portes ouvertes », insiste Catherine Dameron, convaincue du potentiel de cette démarche. Un tel outil doit pouvoir contribuer à l'aide à la décision des élus et des urbanistes, dans un souci de cohésion sociale et d'égalité d'accès aux ressources. « Par exemple, on peut envisager de compléter et renforcer une offre de services ou encore vérifier que chaque habitant bénéficie à proximité de son domicile d'un espace vert ou d'un accès à une promenade, de polarités de quartier et d'un réseau de transports en commun satisfaisant ».

En phase d'étude du projet urbain 2030, les élus ont souhaité que cette approche du temps soit intégrée dans la réflexion globale. Pour le grand public, de telles données pourraient, à terme, déboucher sur des applications numériques qui conforteront ou infirmeront l'acquisition d'un logement. « Avec un tel outil, on pourrait aussi faire évoluer le choix d'un mode de transport par l'utilisateur », note Catherine Dameron. Les déplacements, on le sait, sont le plus souvent liés à la routine, sans optimisation des ressources existantes. Ces outils devraient permettre de modifier les habitudes, en favorisant la prise de conscience qu'à pied, ce n'est finalement pas si loin ! ■

## CONSUMMATION

# La course au temps, le temps des courses

**RÉSUMÉ** > *Que vivent les caissières des grandes surfaces, quel est leur rapport au temps ? Ce métier d'« hôtesse de caisse », selon la terminologie officielle, Anna Sam l'a exercé pendant huit ans dans une grande enseigne rennaise. Elle en a tiré un livre traduit dans 21 langues. Pour ce dossier de Place Publique, elle revient sur cette expérience en expliquant de l'intérieur le rythme très particulier de ce métier, où le chronomètre occupe une place essentielle. Après l'avoir lue, vous ne ferez plus vos courses de la même manière.*



## TÉMOIGNAGE &gt; ANNA SAM



ANNA SAM, née en 1979, vit à Rennes. Elle est l'auteur du livre à succès *Les tribulations d'une caissière* (Stock, 2008) qui décrivait son quotidien d'hôtesse de caisse. Elle poursuit actuellement un travail d'écriture sur le blog "projet 52 au carré" : [www.projet52aucarre.wordpress.com](http://www.projet52aucarre.wordpress.com)

Huit ans. J'ai travaillé presque huit ans derrière une caisse de supermarché. Une éternité pourrait-on croire quand on a à peine trente ans, une goutte d'eau dans une vie quand on atteint un âge vénérable.

Huit années qui ont rythmé mon quotidien professionnel, ma vie personnelle, dicté mes heures d'éveils et de sommeil. Mes grasses matinées ou mes réveils au petit matin. Voir le soleil se lever ou se coucher, en fonction de mes horaires derrière ma caisse. Attente démesurée du client absent ou passage à vitesse accélérée des articles quand la population semblait se donner rendez-vous toute en même temps en ligne de caisse.

Un sourire, un bonjour, un au revoir, un merci (le fameux SBAM obligatoire), et déjà, le client suivant. Même pas un regard échangé ou un petit mot sur le temps ? Tout dépend de l'acheteur, de la caissière et du consommateur qui attend son tour...





RICHARD VOLANTE

Des rapports humains largement relatés dans mon ouvrage *Les tribulations d'une caissière* paru il y a quelques années déjà. Un travail comme un autre ? Sans doute. Un travail avec un rapport au temps assez particulier, cependant.

### Un temps de travail élastique

Ah, le commerce et ses joies de l'afflux clientèle ! Il arrive que certaines journées soient d'un calme olympien. Idéal pour nettoyer de fond en comble son poste de travail. Quelle satisfaction (on la trouve où on peut !) de voir briller comme un sou neuf son TPE (terminal de paiement électronique) et ses rouleaux. Mais quel désespoir de découvrir que dès les premiers articles passés, une soupe de poisson aura ruiné ce bel effort ! Durant ces journées interminables sans l'ombre d'un

client, on s'essaie à tuer le temps en apprenant par cœur les prospectus ou en comptant le nombre de carreaux dans la galerie marchande. Le pire, c'est qu'alors l'ennui guette et lorsqu'un client arrive enfin, l'envie de travailler a totalement disparu. Si en plus, la personne qui pousse son caddie lance un goguenard « Je vais vous faire travailler ! », surtout souriez !

A contrario, certains autres jours, à peine déposé le caisson (une caisse qui comprend votre monnaie, crayon et autres informations dont vous avez besoin pour travailler) une horde de clients trépignant d'une impatience certaine, déboule pour déballer ses articles tout autant que leur vie, dans ce lieu exigu qui s'appelle ligne de caisse. Il faudra jongler entre les œufs prêts à s'écraser entre deux packs d'eau tout en écoutant d'une oreille (presque) attentive l'histoire de dépression du chien de

la cliente. Au moins, les heures vont défiler à une telle vitesse que l'arrivée de la pause sera presque une surprise.

### Un rapport aux autres chronométré

Et c'est évidemment lors de ces journées chargées que la notion de temps chronométré prend tout son sens. Passer au moins vingt (ou quarante) articles par minute, ne pas dépasser cinq minutes d'attente par caisse ou pas plus de trois caddies alignés sur l'ensemble de la ligne de caisse. Accepter de faire 15 ou 45 minutes de temps additionnel pour aider les collègues qui sont débordés et « sans rechigner s'il vous plaît ». Vous devez aussi prendre en compte les aléas de ce métier car une erreur de saisie ou un code-barres inconnu feront irrémédiablement chuter votre productivité. Qu'importe de toute façon, vu que cette productivité ne génère aucune gratification quelconque, si ce n'est un tableau des meilleurs et des moins bons, visible par tous vos collègues.

Malgré tout, n'oubliez jamais que le client suivant n'est pas responsable de la bêtise du précédent, alors prenez sur vous et souriez de toutes vos dents – au moins le temps de voir s'il répondra à votre bonjour.

### Un univers cadencé

Tout poste demande un temps de présence (plus ou moins) précis écrit noir sur blanc sur son contrat de travail. Mais que diriez-vous si on chronométrait votre temps pour aller aux toilettes, pour vous calmer un instant après un client particulièrement désagréable, pour fumer votre cigarette ou pour boire un café ? « Trois minutes par heure travaillée », c'est inscrit sur votre contrat et si vous n'avez pas le temps et de vider votre vessie et de déjeuner, tant pis pour vous ! Note pour plus tard : manger son sandwich dans les toilettes, ce sera toujours deux minutes trente secondes de gagnées...

Le temps de nettoyage en fin de poste est également minuté, tout comme celui dont vous aurez besoin pour compter votre caisse en fin de journée (ou semaine). Si un grain de sable se glisse dans ce rouage bien huilé, c'est autant de minutes perdues qui seront difficilement récupérées. Alors, croisez les doigts pour que votre dernier client ne vienne pas avec un poulet grillé encore chaud et suintant sur votre tapis de caisse et qu'il ne vous paie pas uniquement en pièces cuivrées...

Au fait, ne perdez pas tout votre capital-temps avec vos premiers clients, vous risqueriez de devoir balancer

les articles des suivants pour rattraper le temps perdu et la file d'attente qui s'allonge à chaque instant. Ne croyez pas que vous pourrez rattraper ces minutes envolées lors d'un temps mort en magasin, les clients ne seront plus là pour voir votre zèle et ne garderont en mémoire que votre lenteur précédente. Apprenez à accélérer et ralentir en fonction du nombre de paniers et de caddies formant votre file d'attente. Ne perdez pas de vue le chronomètre que les clients gardent en tête, les secondes qu'ils vous accordent ne sont pas plus nombreuses que celles d'un enfant capable de patienter alors qu'il a envie d'aller jouer...

### Une vie à temps partiel

Si le métier est encore très majoritairement à temps partiel, il n'en est pas moins vrai que la vie d'une caissière se déroule aussi à temps partiel. Imaginez deux minutes... Dans le meilleur des cas, vos horaires vous sont communiqués trois semaines à l'avance (parfois beaucoup moins) et ils ne sont jamais identiques d'une semaine à l'autre. Vous disposez d'un samedi chômé toutes les cinq semaines (mais certains magasins n'en donnent tout simplement aucun). Autant de contraintes liées au temps de travail partiel (de 20 heures ou 30 heures, en règle générale).

D'autres contraintes viennent encore compliquer l'organisation : comment organiser la garde des enfants, les activités culturelles ou sportives, les sorties en famille ou entre amis, les soirées festives ou de mariage ? Impossible de tout concilier. Le travail d'abord, le reste si votre temps libre le permet.

Vous avez la folle idée de vous inscrire à un cours de dessin (ou sport ou musique, vous êtes encore libre de choisir !) tous les lundis soir à 20 heures et votre magasin ferme à 21 heures ? Allez, avec un peu de chance vous pourrez être présent à 50 % des séances sur l'année. Les cours ont lieu le vendredi soir ? Dommage... vous ne dépasserez guère les 30 % d'assiduité.

Mieux, vous avez trouvé un sport qui se pratique le dimanche. Quelle chance, croyez-vous au début ! Naïve que vous êtes... ! Votre magasin va dorénavant ouvrir tous les dimanches et vous aurez bien sûr le choix de travailler ou pas ce jour-là, du moins, les premiers mois. Le volontariat du début se transforme si vite en choix obligatoire... J'entends encore résonner l'ultimatum de certaines anciennes collègues : « Si le magasin commence à ouvrir le dimanche, je démissionne ». Le magasin ouvre



## Ouverture le dimanche : la CCI lance le débat du centre-ville

Emmanuel Thauhier en est persuadé : « L'ouverture des commerces le dimanche peut être une formidable opportunité pour revitaliser les centres-villes ». Le président de la Chambre de commerce et d'Industrie de Rennes ne cache pourtant pas son inquiétude face à la multiplication des baux à céder qui ne trouvent pas preneur dans le centre historique de la capitale bretonne. « Les consommateurs n'y viennent plus, pour de bons ou de mauvais prétextes, l'offre commerciale en périphérie répondant à l'essentiel de leurs besoins ». Pour autant, il estime que des initiatives méritent d'être tentées pour inverser la tendance. Le dimanche, par exemple. « Pourquoi ne pas élargir la zone piétonne à l'ensemble du centre-ville historique certains dimanches, et en autorisant l'ouverture des commerces de ce seul périmètre, en contrepartie de parkings gratuits ? Je compte faire cette proposition à la Maire de Rennes dès cette rentrée, au moment où nous allons discuter du nombre et des dates des ouvertures les dimanches pour 2016 », confie Emmanuel Thauhier, qui verrait également d'un bon œil le déplacement de la Grande Braderie au premier dimanche des soldes d'été, et non plus le premier jour, comme actuellement.

Associée à la nouvelle proposition culturelle de la « Saison des dimanches » à partir du printemps prochain (lire page 35), cette initiative pourrait dynamiser les temporalités dominicales rennaises. À condition que les commerçants – et leurs salariés – acceptent de lever le rideau ce jour-là. **X. D.**

un certain nombre de dimanches par an et ces collègues sont restées... Non par choix, mais par impossibilité de tout risquer (ces personnes sont si souvent des mères célibataires qui doivent subvenir aux besoins de leur famille en ne comptant que sur leur salaire). Impossible

de leur blâmer ou de leur rappeler leur détermination quelques années plus tôt, elles n'ont tout simplement pas d'alternative.

Cerise sur le gâteau, cela est aujourd'hui entré dans les mœurs : les magasins ouvrent le dimanche. Sous couvert de volontariat (obligatoire), de salaire plus élevé (la gratification n'est pas systématique), d'embauche (ah bon ?) et pour faciliter la vie des consommateurs (paraît-il), les contraintes des employés deviennent de plus en plus extrêmes... Il serait peut-être temps de penser à ouvrir les grandes surfaces 24 heures/24 puisque le fonctionnement 7 jours/7 est presque devenu une habitude !

### Une course épuisante

Cette course au temps, vous n'êtes pas près de la gagner. Course entre deux clients, entre deux articles, entre deux paiements. Course entre deux pauses ou pendant votre (interminable) coupure de trois heures. Course pour remplir vous aussi votre caddie car non seulement vous êtes caissière, mais vous êtes aussi cliente et vous devrez une fois votre travail accompli, repasser de l'autre côté de la barrière pour suivre le troupeau de caddies qui se remplissent et se vident au gré des promotions. Vous pesterez tout autant que les autres clients devant l'attente en caisse (même si vous avez un degré de tolérance plus élevé), vous soupirez quand le prix indiqué ne sera pas le bon, quand la promotion n'aura pas été prise en compte ou quand un bon de réduction aura été oublié. Vous râlez de devoir prendre encore plus de votre temps déjà tellement compté pour arriver au compte juste sur votre ticket de caisse de cliente. La course aux courses tient toutes ses promesses et plus encore...

Épuisant. Ce travail est tout bonnement épuisant, humainement parlant. Physiquement aussi tant la cadence est répétitive, les gestes identiques, les torsions infinies. Les lumières aveuglantes au fil des années, les sons stridents des caisses, les cris des enfants et des parents dans les allées, les annonces micro et la musique éternellement en fond sonore. Tout ce qui cadence ce travail au quotidien. Sans temps mort. Sans temps pour soi car la représentation, lorsqu'on est en caisse, ne s'arrête jamais. Le jour où j'ai rangé ma caisse pour la dernière fois, la première chose qui m'est venue à l'esprit fut : « j'ai retrouvé du temps, je vais avoir mon prochain week-end entier ». Un détail pour vous ? Une révolution pour moi... ■

## LE TEMPS DES ENFANTS

# Entre « lieux-moments » très programmés et rares creux de liberté

**RÉSUMÉ** > À partir d'une enquête de terrain analysant les déplacements et les activités des enfants – et de leurs accompagnateurs – dans la ville, une équipe de chercheurs universitaires a pu tirer des enseignements significatifs sur le rapport des enfants au temps. Cette étude, dont il est ici rendu compte par deux de ses auteurs, fait apparaître que les moins de douze ans partagent leur temps entre de nombreux « lieux-moments » très programmés, et quelques creux de liberté, beaucoup plus rares.



TEXTE > **SANDRINE DEPEAU**  
et **SONIA CHARDONNEL**

Comment s'écoule le temps des enfants dans la ville ? Prenons l'exemple de Marceau<sup>1</sup>, qui habite au nord de Rennes. Âgé de 11 ans, il est entré en 6e à la rentrée 2014. Comme chaque jour, ce mardi matin de janvier, il quitte son domicile à 7 h 50 en compagnie de son père qui le mène en voiture au collège en 10 minutes. Il passe alors plus de 8 heures dans son établissement, un lieu de vie partagé avec les professeurs et les amis. À 16 h 40, il fait le trajet retour avec son père au domicile où il arrive à 16 h 50. Il y reste jusqu'à 17 h 30, heure à laquelle il rejoint à pied son lieu d'activité sportive du mardi soir, situé à 2 minutes de la maison. Une fois son activité terminée à 19 h 02, il rentre à la maison à 19 h 04. Le lendemain, il quitte le domicile à la même heure que la veille (7 h 50), et se rend au collège dans

les mêmes conditions que la veille. Arrivé en cours à 8 h 04, il passe la matinée au collège. À 12 h 01, un car scolaire l'emmène avec l'ensemble de la classe à la piscine où il reste de 12 h 15 à 13 h 15. Son père le raccompagne en voiture à la maison où il déjeune et passe le début d'après-midi jusqu'à 15 h 45, heure à laquelle il se rend en voiture en 10 minutes à son activité sportive du mercredi. Une fois celle-ci terminée à 17 h 30, il rentre en voiture à la maison, se pose au domicile pour terminer quelques devoirs et repart à 18 h 14 en trottinette à sa dernière activité. Il profite de son trajet, fait seul, pour retrouver au passage un ami voisin à 18 h 17. Ensemble ils font une courte pause puis terminent le trajet jusqu'au lieu de leur activité sportive à 18 h 30. La séance se termine à 20 h 15 et les deux enfants sont raccompagnés à leur domicile respectif en voiture par le père de Marceau. À 20 h 30, la journée du mercredi bien remplie s'achève alors.

## Protocole expérimental

Cet emploi du temps très détaillé est loin d'être fictif. En janvier 2014, Marceau et son père ont en effet participé à un protocole expérimental mené par des chercheurs (géographe, psychologue et informaticiens<sup>2</sup>), consistant à enregistrer à l'aide de GPS leurs positions géographiques toutes les 2 secondes pendant 48 heures. Il est alors possible de réaliser une cartographie de leurs déplacements et lieux d'activités fréquentés, grâce à la spécification des horaires et au complément d'information des traces (à partir d'entretiens) permettant de reconstituer leur emploi du temps respectif. Les données sont traitées afin de respecter l'anonymat des volontaires.

---

**SANDRINE DEPEAU** est chargée de recherches (CR1 – CNRS) à l'UMR ESO, 6590 CNRS de l'Université Rennes 2.

**SONIA CHARDONNEL** est chargée de recherches (CR1 – CNRS) à l'UMR PACTE, 5194 CNRS, de l'Université de Grenoble. Elles ont réalisé plusieurs travaux sur le temps des enfants et leur place dans la ville.

---

<sup>1</sup> Prénom de l'enfant modifié pour le respect de l'anonymat.

<sup>2</sup> Remerciements à l'équipe constituée de Francis Jambon (MCF, Université de Grenoble), Erwan Quesseveur (MCF ESO), Arnaud Lepetit (assistant-ingénieur ESO), Isabelle André-Poyaud (Ingénieur PACTE).



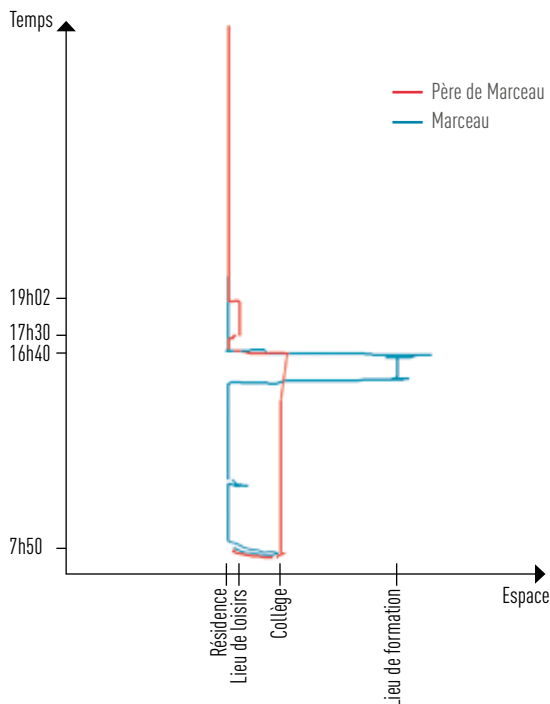
## 1-TRACES DES DÉPLACEMENTS (MARDI) DE MARCEAU

Traces des déplacements (mardi) de Marceau représentées en parallèle de celle du père dans un repère en 2 dimensions représentant l'espace et le temps.

> Verticalité (trace) : réalisation d'une activité dans un lieu pendant une certaine durée.

> Obliquité (trace) : déplacement.

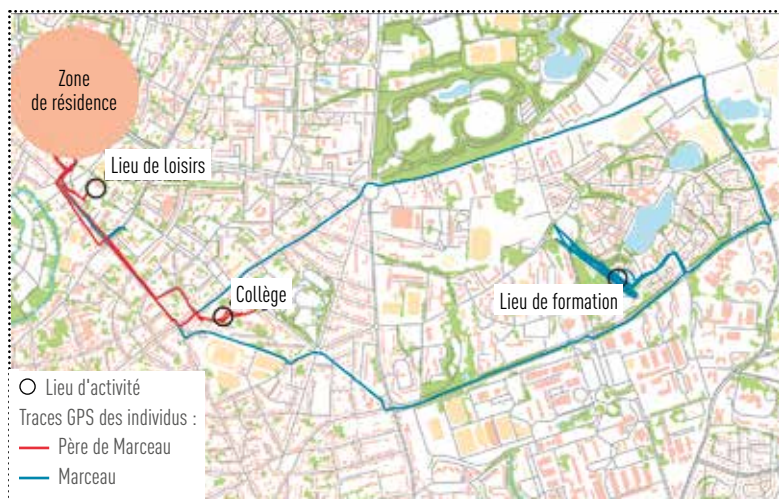
> Superposition (traces) : Marceau et son père sont ensemble (soit en déplacement, soit dans un même lieu).



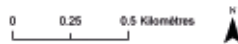
Que nous révèle la journée de Marceau, ce jeune collégien en pleine transition dans son rapport au temps, à l'espace et aux autres ? Que dire de son emploi du temps fourni en activités variées et dispersées autour de son domicile et de son collège ? Que penser de la part réduite des déplacements qu'il réalise seul - à pied ou en trottinette - au profit des trajets dans la voiture de son père ?

Le quotidien de Marceau est tout à fait représentatif de celui des enfants de sa génération quant à la manière d'organiser son temps et de se déplacer dans la ville. Le constat des chercheurs est unanime : à l'époque actuelle, les enfants sont très peu autonomes dans leurs déplacements et leur emploi du temps est souvent très programmé et encadré par les adultes. La mobilité recouvre un double enjeu, à la fois environnemental et social. D'une part, en tant que variable d'ajustement centrale dans l'organisation familiale, elle participerait au changement des habitudes de déplacements aujourd'hui remises en cause par le défi environnemental posé aux sociétés urbaines. D'autre part, face aux questions de l'autonomie de déplacement des enfants, en régression depuis ces trois dernières décennies, elle marque directement la place qui leur est accordée dans la ville.

## 2-CARTOGRAPHIE DES TRACES GPS DU MARDI



Sources : traces GPS et lieux d'activité : étude SM2.  
Données territoriales : BD TOPO-IGN.



### Gestion de l'accompagnement

Ainsi, bien loin d'être un champ d'étude parcellaire (tant sur le plan scientifique que politique), la mobilité des enfants constitue aujourd'hui un domaine d'étude partagé entre plusieurs disciplines qui produisent des connaissances sur les rapports à l'espace et au temps des enfants. Parmi, celles-ci, on notera les formes d'organisations temporelles des familles, notamment dans les modalités de gestion des accompagnements des enfants, qui constituent une part non négligeable du quotidien des parents. Le plus souvent celui des mères de famille, comme le montrent certaines études urbaines internationales, en s'attachant aux « mothering culture » ou encore au rôle du statut et du niveau de l'emploi sur la répartition de l'accompagnement des enfants entre père et mère dans les couples bi-actifs. On relève aussi l'analyse du caractère programmé et encadré des emplois du temps et des déplacements des enfants. Cette dimension conditionne une part significative des routines quotidiennes nécessaires





RICHARD VOLANTE

aux besoins d'apprentissage de l'enfant. La familiarité sociale et spatiale contribue en effet à renforcer les sentiments de confiance de soi et de sécurité vis-à-vis de l'environnement. Comme le rappelle le philosophe Bruce Bégout, « le processus de « quotidianisation » a pour seule et unique finalité de produire un monde sûr et hospitalier (...). Il y parvient en modelant l'espace, le temps et la causalité selon les critères de la sécurité et de la familiarité ». Et les parents jouent de cette « mise en quotidien » des activités et des déplacements de leurs enfants pour garantir un monde familier et sûr à partir des choix de lieux et d'activités des enfants. Une routinisation qui laisserait finalement peu de place à l'informalité, aux temps libres, c'est-à-dire à des temps non programmés.

### **Apprentissage de l'autonomie**

Pour autant, en contrepoint des routines, il semble aussi fondamental de considérer les situations informelles et non programmées. En effet, l'apprentissage

de l'autonomie des enfants en ville passe aussi par des moments où ils doivent faire face à la nouveauté, à l'inconnu et à l'imprévu. Sans relever systématiquement de la prise de risques, ces formes s'apparentent à des pratiques ou des explorations spatiales qui permettent de consolider des connaissances et compétences. Mais il est difficile d'appréhender ces moments de « creux de liberté » dans le quotidien de l'enfant par le biais des enquêtes classiques d'emploi du temps ou de déplacements des ménages.

Aussi l'usage des technologies numériques de géolocalisation (GPS) concourt aujourd'hui à produire des données individuelles détaillées dans l'espace et dans le temps, pour mieux cerner et décrire l'ensemble des lieux et pratiques spatio-temporelles qui définissent le quotidien des familles. Et notamment cette part des creux de liberté des enfants qui participent aux conditions d'apprentissage de la mobilité. C'est ce que révèle notre enquête réalisée en 2014 à Rennes et dans une commune limitrophe.



À l'image de Marceau à l'emploi du temps très chargé, nos observations confirment les résultats des précédentes enquêtes réalisées sur des cohortes plus importantes, à savoir : non seulement une tendance à l'implication des enfants dans des activités majoritairement programmées et routinières mais aussi une forte tendance à être accompagné dans leurs différents déplacements, qu'il s'agisse de trajets scolaires (parfois de courte distance) ou de trajets pour les activités quotidiennes.

L'emploi du temps du jeune Marceau et le temps très fonctionnel passé au domicile (à savoir un temps réduit en partie à sa simple expression physiologique comme manger, dormir, etc.), illustrent par ailleurs un résultat intéressant qu'il conviendrait d'assurer sur un échantillon d'enquêtés plus conséquent. Il s'agit de la sur-occupation des enfants, réduisant en conséquence le temps partagé au domicile. Notamment chez les garçons, qui sur 48 heures, y passeraient en effet, 27,9 heures contre 31,7 heures pour les filles. Un temps qui par ailleurs reste inférieur à celui des pères (29,2 heures) tandis qu'il est équivalent entre les mères et les jeunes filles.

Le rythme de vie au masculin tendrait à diminuer le temps passé au domicile et plus étonnamment chez les jeunes garçons, inscrits en dehors des temps scolaires dans une plus grande diversité d'activités. Ce qui justifierait certaines compensations opérées à travers les accompagnements des enfants pour leurs activités, valant de les

Ci-dessous, les horaires inscrits correspondent à l'heure de départ de chaque déplacement.

> Largeur des blocs : proportionnelle à la durée de l'activité.

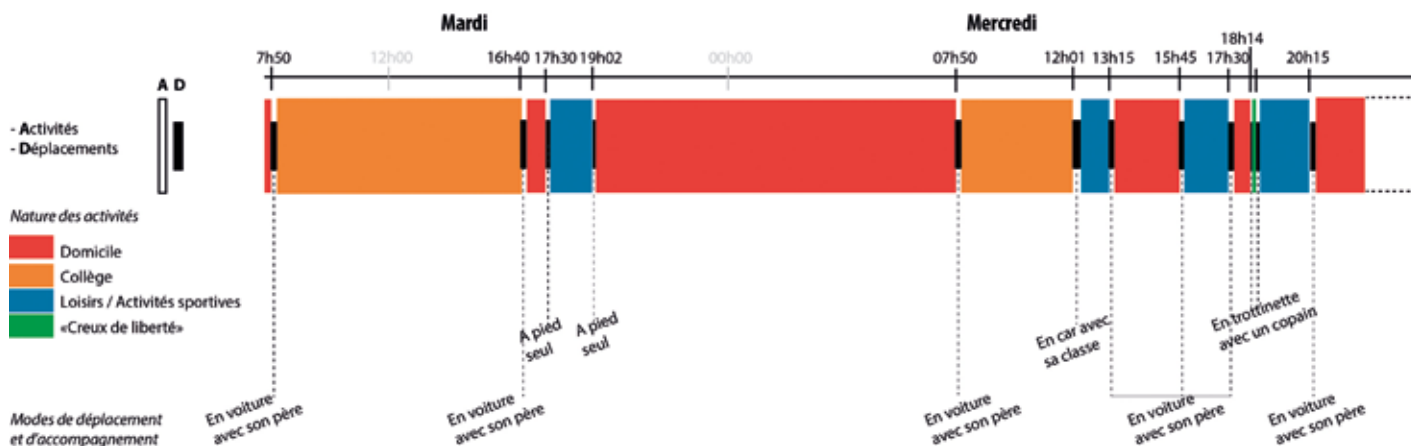
> Couleur des blocs : nature de l'activité.

## À propos de la méthodologie

Un protocole d'enquête destiné à tester les outils de saisie et d'analyse des données spatio-temporelles en vue de décrire le quotidien des enfants et de leur famille a été expérimenté auprès de 11 familles (un des parents et un enfant en classe de CM2 ou 6e) à l'aide de GPS portés pendant 48 heures sur une période couvrant temps scolaire et hors scolaire. Il s'est déroulé en quatre phases :

- Dépôt du GPS suivi d'un mini-entretien individuel réalisé avec le parent
- Récupération des boîtiers GPS et analyse des données pour cartographier les trajets (déplacements) et les arrêts (lieux d'activités) enregistrés durant 48 heures
- Entretiens individuels (parent, puis enfant) au domicile des enquêtés guidés par les cartes des trajets-arrêts afin de les enrichir (voire les corriger) par des informations sur les modes de déplacements et la nature des activités et des questions complémentaires
- Analyse spatiale, temporelle et psychosociale des pratiques quotidiennes de la ville.

### 3-EMPLOI DU TEMPS DE MARCEAU : MARDI ET MERCREDI



entendre davantage comme un temps partagé familial qui expliquerait autrement l'absence d'autonomie des enfants. Imbriqués dans la chaîne de déplacements des parents (cf. infographies 2 & 3), et plus fréquemment celle des mères de famille, dont le temps passé à se déplacer sur 48 heures s'élève à 3 heures contre 2 heures et demie pour les hommes (celui des enfants sur cette même période représente la moitié), les accompagnements des enfants pour les activités extrascolaires sont alors régulièrement synchronisés aux trajets des parents vers des lieux d'achat ou les visites de personnes proches. Les activités des enfants oscillent alors principalement entre le domaine de la sphère familiale et celle de l'éducation et du loisir encadré et programmé, caractéristique des formes « d'archipellisation » des pratiques de la ville par l'enfant. En découle une fréquentation de lieux plutôt dédiés au monde de l'enfance et de ses activités. Ce sont donc des « lieux-moments » que l'on pourrait qualifier de « traditionnels » quant à leur rapport à l'enfance qui structurent de façon régulière et routinière le quotidien des enfants observés.

### Temps buissonnier

Pour autant, dans l'emploi du temps des familles et des enfants, quelle est la place des creux de liberté offrant leur part d'imprévu ou de sérendipité qui façonne l'ambiance urbaine ?

L'analyse fine des séquences mobiles (déplacements) de notre enquête permet de repérer des « lieux-moments » dans la mobilité des enfants qui semblent déroger aux critères programmés et dédiés des autres activités. Si sans surprise, la plupart des déplacements des enfants observés sont souvent accompagnés et balisés sur des itinéraires directs entre l'origine et la destination, des creux de liberté s'y imbriquent quand l'enfant fait ses trajets seul. C'est le cas de Marceau, qui profite de son trajet à trottinette en direction de son activité du mercredi, pour donner rendez-vous sur le chemin à un ami avec qui il profite d'un temps buissonnier. Ce « lieu-moment » repéré au cours des déplacements est par ailleurs confirmé dans le quotidien d'autres enfants enquêtés. Les cas relevés sont exclusivement le fait d'enfants circulant soit à pied, soit à vélo, seuls ou accompagnés de pairs. Finalement, ces temps dérobés ont un pouvoir d'attraction aussi fort que certains espaces pour ces opportunistes marcheurs, dans leur apprentissage de la ville et dans le processus de socialisation.

Finalement, l'intérêt porté à la qualité des espaces pour le bien-être des enfants ne peut s'affranchir de la question du temps et les dernières controverses afférentes aux aménagements des rythmes scolaires des enfants en apportent une preuve intéressante. Cependant, les temps de l'enfance ne sont pas seulement rattachés aux institutions dont ils dépendent. Ils sont polymorphes, complexes car interdépendants des contextes dans lesquels les enfants évoluent. Et bien souvent, dans tout cela la part d'informalité temporelle reste l'impensé du quotidien des enfants. C'est cette part d'informalité modestement transcrite ici, que nous chercherons à déceler en creux dans nos recherches, en élargissant l'échantillonnage des enquêtés et en formalisant les dynamiques spatio-temporelles des familles (parents et enfants) à partir d'un outillage conceptuel relevant de nos approches respectives en géographie et en psychologie, soit respectivement la time-geography et l'approche écologique du développement de l'enfant. Ces approches requièrent des observations fines que les technologies actuelles (GPS) nous autorisent à condition de mesurer également les limites éthiques qu'elles produisent. ■

#### POUR ALLER PLUS LOIN

Cet article fait écho à de nombreux travaux universitaires français et internationaux, notamment :

- BEGOUT B., (2010). *La découverte du quotidien*, Paris, Editions Allia, 512 pages.
- CHRISTENSEN, P., JAMES, A. et JENKS, C. (2000). Home and movement. Children constructing 'family time', in S. L. Holloway & G. Valentine, (dir.), *Children's Geography. Playing, Living, Learning*, London : Routledge, (pp. 139155).
- DEPEAU, S. (2003). *L'enfant en ville : autonomie de déplacement et accessibilité environnementale*. Thèse de doctorat de psychologie, université René Descartes, Paris 5. 422 p.
- DOWLING, R. (2000). Cultures of mothering and car use in suburban Sydney: a preliminary investigation, *Geoforum*, Vol 31, pp. 345-353.
- HILLMAN, M., J. ADAMS & J. WHITELEGG. (1990). *One false move... A study of children's independent mobility*. London: Policy Studies Institute.
- SCHWANEN T., (2007), Gender Differences in Chauffeuring Children among Dual-Earner Families, *The Professional Geographer*, vol. 59, n°4, pp. 447-462.
- SHAW, B., B. WATSON, B. FRAUENDIENST, A. REDECKER, T. JONES et M. HILLMAN. (2013). *Children's independent mobility: a comparative study in England and Germany (1971-2010)*. London: Policy Studies Institute.
- VALENTINE, G., MCKENDRICK, J. (1997). Children's Outdoor Play: Exploring Parental Concerns About Children's Safety and the Changing Nature of Childhood, *Geoforum*, vol. 28 n°2, pp. 219-235.



**Temps choisi,**

**contemplatif,**



**festif**

## PHILOSOPHIE

## De quelques considérations sur le temps

**RÉSUMÉ** > *Les philosophes se sont depuis longtemps emparés de la question du temps, sans cesse reliée à l'essence même de l'existence. Pour éclairer la réflexion sur les rythmes contemporains, notre collaborateur Yvan Droumaguet a convoqué les auteurs classiques et les philosophes modernes. Il souligne ici que la conscience du temps qui passe est d'autant plus vive que celui-ci est pleinement rempli d'actes qui laissent une trace durable.*



TEXTE > **YVAN DROUMAGUET**

C'est un matin de juin. Je regarde de ma fenêtre, en partie masqués par la cime des arbres, les toits des maisons qui convergent vers le clocher de l'église Saint-Melaine. Je m'abandonne à cette inactivité du temps qui passe à ne rien faire et cette sensation est agréable. Mais, me souviens que, si je suis assis devant mon clavier, c'est que j'ai un article à écrire. Alors, plus de temps à perdre ! Sur quoi dois-je écrire ? Ah, justement sur le temps.

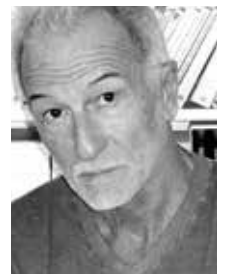
Je n'ai jamais compris ces vers d'Apollinaire « Vienne la nuit sonne l'heure. Les jours s'en vont je demeure ». Comment puis-je demeurer si les jours s'en vont ? Je ne

peux m'extraire de l'écoulement du temps, je suis mortel et m'en vais avec les jours. « Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame ; Las ! Le temps, non, mais nous nous en allons », disait Ronsard.

Certes, les deux poètes se rejoignent dans la mélancolie. Le temps est le signe de notre finitude ; l'irréversibilité du temps est la certitude de la mort. Alors, philosopher est-ce apprendre à mourir ou est-ce apprendre à vivre ? Hors l'éternité, qui n'est pas de ce monde, tout n'est-il que vanité ? Une vie heureuse est-elle possible ?

Nous voilà peu à peu plongés dans un abîme de questions à donner le vertige. Platon, opposant le devenir à l'être, pensait que n'a pas réellement d'être ce qui tend à n'être plus, ce qui a un commencement et une fin. Aussi, la vérité de l'être doit être cherchée du côté de l'éternité des Idées, identiques à elles-mêmes et ignorant le changement. Le salut ne peut être en ce monde, sombre et désolante caverne où les humains s'entretiennent d'illusions.

Au contraire de Platon, Heidegger pensera qu'être et temps ne font qu'un. L'intraduisible *Dasein*, l'humain comme existence, ouverture au monde, n'est pas dans le temps, il est lui-même le temps. Notre mode propre d'existence est une temporalité qui ne se confond pas avec le temps objectivé et mesuré. Comprendre cette temporalité est d'abord nous comprendre comme êtres mortels et anticiper notre fin, avoir le souci de notre mort.



Yvan Droumaguet, agrégé de philosophie, est membre du comité de rédaction de *Place Publique*.

« Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application.

Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. » Pascal, *Pensées*.



C'est à partir de cet avenir certain, indépassable et toujours possible que notre présent et notre passé prennent sens. Mais assez de métaphysique ! Ne perdons pas de temps en questions oiseuses ! D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de philosophie pour savoir ce qu'est le temps. Rien en effet de plus connu et familier. Le temps, je l'ai, j'en manque, je le prends, je le perds, je le gagne, je le donne... Quand nous utilisons le mot, les autres nous comprennent comme nous les comprenons.

« Eh bien ! Le temps, c'est quoi donc ? N'y a-t-il personne à me poser la question, je sais. » disait Saint-Augustin mais, ajoutait-il, « que, sur une question, je veuille l'expliquer, je ne sais plus. ». Nous ne serons pas plus savants si nous pensons, avec Aristote, que le temps est « le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur ». Mieux vaut en rester au temps tel que nous le vivons !

### Les trois temps du temps

Nous savons qu'il y a trois temps dont l'un n'est plus, l'autre pas encore. Le troisième, le présent, serait-il le seul à être ? En effet n'existe que le présent, le passé est souvenir présent, l'avenir attente présente. On ne vit et on ne peut donc perdre que le présent. Ainsi, nous enseigne Sénèque le stoïcien, la vie n'est ni brève ni longue, cela dépend de ce que nous en faisons.

« Ce qui fait la vie brève et tourmentée, c'est l'oubli du passé, la négligence du présent, la crainte de l'avenir. » Ainsi, à la foule des « occupati » qui, s'agitant en tous sens, perdent leur temps à satisfaire de vains désirs, Sénèque oppose les rares « otiosi » qui, sages gardiens de leur temps, ne laissent pas la société leur prendre la plus grande partie de leur vie.

Mais cette opposition entre les « affairés » et les gens de loisir a-t-elle encore un sens pour nous aujourd'hui ? Dans le monde gréco-romain, l'homme libre ne travaillait pas et c'est cela qui le rendait libre. Le langage en porte la trace : les mots désignant les occupations productives et marchandes sont formés négativement. En latin, le négoce est la négation du loisir (*otium*). Le travail est une peine, un labeur, non une affirmation de soi.

Hannah Arendt rappelle que le travail était alors objet de mépris et, pour cela, réservé aux esclaves. Certes, Sénèque était riche, le travail d'esclaves subvenait à ses besoins. Mais, Epictète, l'esclave boiteux, défendra le même enseignement stoïcien. La vie peut être longue

et bonne pour qui a soin du présent, cherchant l'accord avec soi-même dans chacune des actions que les circonstances proposent.

Ne nous méprenons pas, ce loisir des Anciens n'est en rien ce que sont nos loisirs, c'en est même l'exact opposé. Le temps des loisirs est tout aussi contraint que le temps du travail. Au début des années soixante, Hannah Arendt annonçait la venue d'un monde dominé par l'« animal laborans », l'humain acteur de son propre asservissement au cycle indéfiniment accéléré de la production et de la consommation.

Elle décrivait alors une économie « devenue économie de gaspillage dans laquelle il faut que les choses soient dévorées ou jetées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique. » Ce monde est entièrement soumis tant dans la production que la consommation au seul critère du profit, de la rentabilité.

« Time is money », disait Benjamin Franklin. « Celui qui, pouvant gagner dix shillings par jour en travaillant, se promène ou reste à paresser la moitié du temps à dépenser, jeté plutôt cinq shillings » et il ajoute « Celui qui perd cinq shillings perd non seulement cette somme mais aussi tout ce qu'il aurait pu gagner en l'utilisant dans les affaires. » La cigale de la fable avait bien tort de l'ignorer !

Ainsi, gagner de l'argent, par le travail ou la spéculation, n'est pas seulement une contrainte matérielle mais une obligation morale. Celui qui, par paresse ou oisiveté, ne la satisfait pas est un inutile qui aura perdu son temps et raté sa vie. Ce n'est pas en lisant *La Princesse de Clèves* que l'on pourra s'acheter une Rolex !

Cette soumission au profit s'étend aussi à la sphère des loisirs, comme le remarquait, il y a plus d'un demi-siècle, Jean Baudrillard. Le temps des loisirs ne peut être libre : livré à la consommation il est soumis aux contraintes de la production et les reproduit.

### Temps rentabilisé

Un après-midi parisien, j'eus l'occasion d'assister Boulevard Haussmann à un ballet d'autocars. Un groupe de touristes chinois sortant des Galeries Lafayette montait dans un autocar et, avec une synchronisation parfaite, un autre autocar déposait un nouveau groupe qui s'engouffrait dans le magasin.

L'autocar les conduira au pied de la Tour Eiffel avant les bateaux-mouches et Disneyland mais cette plaisante



RICHARD VOLANTE

illustration de l'absurde ne doit pas masquer l'horreur d'un monde où, pour les besoins d'une consommation *low cost*, des millions d'êtres humains sont soumis à l'esclavage du travail forcé.

C'est même la totalité des vivants qui souffre de la rentabilité toujours croissante du temps. On réduit de moitié le temps d'engraissement des poulets, on crée des fermes de mille vaches et on entasse les porcs dans des espaces de plus en plus réduits.

Produire toujours plus et en moins de temps, rendre plus rapides toutes les formes de communication, réduire les temps improductifs, accélérer le processus de destruction par l'obsolescence programmée, tendre vers un monde où serait aboli le temps séparant la production de la consommation, n'est-ce pas le non-sens d'une humanité qui court de plus en plus vite... mais vers quoi ?

Les interminables discussions sur le temps de travail négligent presque toujours l'essentiel. Le principe selon lequel réduire le temps de travail améliore la qualité de vie repose sur l'acceptation que, pour la plupart, le travail est une activité contrainte où l'humain est dépossédé de lui-même. Si le travail n'est que moyen de gagner sa vie, alors il n'est que temps perdu qu'il est légitime de réduire. Mais pourquoi accepter de perdre sa vie en travaillant ?

Le problème n'est-il pas plutôt que de trop rares personnes s'accomplissent dans leur travail ? Dans une société prétendument de civilisation, comment se fait-il qu'un travail pénible et sans intérêt devienne une chance, celle d'éviter la vacuité désespérante du temps qui n'est employé à rien ? Comment tuer ce temps dont je ne sais que faire ?

### Le temps de l'artiste

Opposant à l'*animal laborans* l'*homo faber*, Hannah Arendt nous montre qu'il ne peut y avoir de monde humain que par la capacité de fabriquer, de réaliser des œuvres dont la première caractéristique est de durer. Sans œuvres qui durent, pas d'humanité possible puisque pas de culture qui puisse être transmise. On peut ainsi comprendre qu'un monde livré à la consommation, des biens matériels mais aussi de l'information, est nécessairement destructeur de la culture, de ce par quoi l'humain se sépare du cycle de la reproduction.

L'œuvre de l'artiste, par son inutilité, étant à elle-même sa propre fin, est le modèle de cette permanence d'un monde humanisé. L'artiste ne fuit pas le travail ni la peine, il les recherche s'ils sont liés au plaisir de la création. Mais son temps n'est pas quantifiable.



La première qualité de l'artiste, disait Bergson, est qu'il voit ce que nous ne voyons pas. Pourquoi ? Parce qu'il est détaché des préoccupations utilitaires qui limitent notre champ de vision, et aussi notre vie.

Le temps de l'artiste laisse place à la contemplation, à une sorte d'oisiveté. Léonard de Vinci pouvait rester une journée entière à méditer devant son œuvre sans toucher un pinceau. C'est peut-être, nous dit Nietzsche, que les artistes « craignent moins l'ennui qu'un travail sans plaisir ».

Mais dans notre monde où l'inutile est du temps perdu, où on craint plus que tout l'ennui, l'invitation de l'épicurien Horace à cueillir le jour (*Carpe diem*) sans avoir préoccupation du futur se voit détournée en incitation à satisfaire ses désirs du moment et à consommer sans modération. Terrible aliénation que l'impossibilité de perdre son temps !

L'obsession du gain de temps n'épargne aucun domaine. Ainsi, l'école, la scholè des Grecs, était à l'origine le loisir consacré à l'étude. Aujourd'hui, l'étude est un travail soumis au rendement, on y apprend à gérer son temps, à rentabiliser ses connaissances, ce qui le plus souvent revient à faire illusion. Qu'est-ce qu'une connaissance dont on n'a pas pensé le sens ? Le temps de la pensée ne se calcule pas. Mais pourquoi perdre son temps à penser quand seul compte le résultat à l'examen ?

### Le temps de l'intime

L'intime n'échappe pas à cette logique de la rentabilité. Le hasard des rencontres au gré des circonstances, le temps de la découverte, les lenteurs de l'attente mêlée de rêveries, de craintes et d'espérances, tout cela appartient au monde désuet de celles et ceux qui ont du temps à perdre. Héloïse et Abélard, Julie et Saint-Preux, que de correspondances inutiles, que tout cela est démodé ! Il faut vivre avec son temps, celui du *speed dating*.

Pauvre Bergson qui s'évertuait à nous expliquer qu'on ne peut mesurer le temps, qu'on ne peut le diviser, qu'il n'est pas fait d'une succession d'instantanés séparables (qu'y aurait-il entre deux instants ?), que le temps mathématique n'est qu'une représentation spatiale abstraite. Le temps vécu est une durée, un mouvement continu, le changement qui constitue notre vie et que, accaparés par l'action et l'intérêt présent, nous ne percevons pas.



RICHARD VOLANTE

La grandeur de l'art véritable, écrit Proust dans *Le temps retrouvé*, est de nous faire connaître « cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie. La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie réellement vécue, c'est la littérature ». Proust ajoutait que cette vie est chez tous les hommes autant que chez l'artiste mais qu'ils ne la voient pas.

Pascal disait que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Il appelait divertissement ce besoin irrésistible de se détourner de sa condition par d'incessantes occupations. Remède inefficace à l'angoisse ! Certes, nous n'échapperons pas à la mort, alors n'oublions pas que nous sommes mortels et prenons soin du temps qui nous est donné, fragile et précieux comme la vie. ■

#### POUR ALLER PLUS LOIN

- SÉNÈQUE : *De la brièveté de la vie. De la tranquillité de l'âme.*
- SAINT-AUGUSTIN : *Confessions* (Livre XI).
- PASCAL : *Pensées.*
- PROUST : *Le temps retrouvé.*
- BERGSON : *La perception du changement* (in *La pensée et le mouvant*).
- HANNAH ARENDT : *La condition de l'homme moderne.*
- JEAN BAUDRILLARD : *La société de consommation.*



## TEMPS RELIGIEUX

## Shabbat, 25 heures hors du temps

**RÉSUMÉ** > Dans la semaine juive, le septième jour de la semaine (le samedi) est le jour du repos<sup>1</sup>, très codifié, et vécu dans la sphère familiale. Comment se vit le shabbat à Rennes ? C'est cette expérience, avant tout spirituelle mais aux très nombreuses conséquences temporelles bien concrètes, que se propose de partager Sylvia Rivka Kersusan avec les lecteurs de Place Publique. Pour l'auteur, écrivain et enseignante à Rennes, ce temps suspendu de 25 heures, qui exige une réelle organisation, offre des richesses insoupçonnées.



TEXTE > SYLVIA RIVKA KERSUSAN

Faire shabbat, à Rennes comme ailleurs, est une expérience particulière durant laquelle une famille juive pratiquante rencontrera quelques embûches et contre-temps, mais ce n'est pas impossible. Il faudrait peut-être commencer par préciser que tout juif n'est pas forcément pratiquant et que, parmi la population juive de France, certains choisissent de pratiquer plus que d'autres. Toujours est-il que « faire shabbat » n'est inconnu d'aucun juif et que tous savent plus ou moins de quoi il s'agit.

Le chabbat ou shabbat (mot hébreu signifiant « cessation ») est le jour de repos assigné au septième jour de la semaine juive, le samedi, qui commence dès la tombée de la nuit du vendredi soir. Pour être plus précis, shabbat débute chaque vendredi soir environ 20 minutes avant la tombée de la nuit pour terminer le samedi soir dès lors

<sup>1</sup> Citation biblique :

« Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier. Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié. » Exode 20:8-11.

que 3 étoiles apparaissent dans le ciel. Soit 25 heures durant lesquelles – si l'on est pratiquant – la vie suit un rythme différent.

Au-delà des notions de permis et d'interdit, shabbat est surtout considéré comme un jour hors du temps et des contingences matérielles, un jour durant lequel toutes les activités extérieures doivent être réduites pour se concentrer sur sa famille. Il y est surtout question d'activités dans son cercle familial, de moments pour se ressourcer, de repas en famille... mais aussi d'étude et de rencontres car si l'on est pratiquant, on ne manquera pas de se rendre à la synagogue le vendredi soir pour célébrer l'entrée de shabbat ainsi que le samedi matin où, si l'on est *minyán* (le *minyán* est un groupe d'au moins dix hommes) la communauté pourra sortir les rouleaux de la Torah<sup>2</sup> et prier ensemble.

Durant les 25 heures que dure shabbat, il est interdit de pratiquer certains travaux. On ne cuisine pas, on ne conduit pas, on n'écoute pas de musique, on ne touche pas à l'argent ni n'allume la radio ni même un interrupteur. On ne porte pas d'objets de chez soi vers l'extérieur, on n'utilise pas son téléphone ni son ordinateur, on ne prend ni vélo ni transport en commun et tout cela pour diverses raisons assez précises qui ne relèvent pas de cet article. Toujours est-il que ces 25 heures hors du temps nous plongent dans une atmosphère privilégiée où le corps et l'esprit choisissent et adoptent une autre cadence et une nourriture spirituelle dont le stress de la vie quotidienne nous éloigne.

### Marches, repas et discussions

Il ne s'agit plus de travailler ni de vivre au rythme de la ville ! Pas de sortie le vendredi soir, pas de marché des Lices le samedi matin, pas de shopping dans les rues du centre ni de grasse matinée ni d'activité sportive. Non, shabbat, ce sont les allers-retours (à pied, évidemment !) de la maison à la synagogue, de longs offices religieux suivis d'un *kiddush*<sup>3</sup> partagé avec la communauté qui est aussi un repère, de bons repas en famille où les amis qui



SYLVIA RIVKA KERSUSAN, professeur de langues à l'INSA de Rennes, est également écrivain. Elle a publié un premier roman, *L'ombre de l'absent*, aux éditions Apogée en 2013.

<sup>2</sup> Torah : enseignement divin transmis par Moïse à travers cinq livres.

<sup>3</sup> Kiddush : bénédiction sur le vin précédant les repas de shabbat et que l'on fait souvent suivre d'un apéritif pris ensemble autour d'une table bien garnie.





RICHARD VOLANTE

La synagogue de Rennes dans le quartier des Gayeulles.

décident de se joindre à nous sont conviés, de longues discussions et beaucoup de rire, de délicieux gâteaux préparés plus tôt et que l'on garde au chaud sur la *plata*<sup>4</sup> ainsi que le repos bien mérité que l'on partage ensemble jusqu'à ce que les trois étoiles du samedi soir pointent leur lumière avant de nous replonger dans le rythme extérieur que nous avons pourtant quitté avec plaisir.

Je suis professeur de langues à l'Insa de Rennes, mes enfants ont suivi le collège, le lycée et une prépa publics à Rennes. Nous sommes donc bien insérées dans le milieu rennais. La communauté juive de Rennes n'est pas grande et – c'est un pléonasme de le dire – ce qui sous-entend aussi que nous avons beaucoup d'amis non-juifs, évidemment ! Et pourtant, je n'ai jamais accepté d'enseigner le vendredi après-midi et mes enfants ne sont jamais allées en cours le samedi matin ni en soirée le vendredi soir parce que shabbat c'est shabbat, même et peut-être encore plus à Rennes !

### Minutieuse préparation

Évidemment, le rythme de vie rennais ne rend pas les choses aisées et cela n'est pas toujours simple de préparer shabbat à l'avance ! Mais préparer quoi, me demanderez-vous ? Eh bien, il s'agit d'éliminer toutes les tâches que

l'on ne pourra plus accomplir dès l'entrée de shabbat ! Ce qui sous-entend cuisiner à l'avance les trois repas de ces 25 heures et que nous prendrons tous ensemble au retour de la synagogue ; préparer les hallot<sup>5</sup> que nous cuisons à la maison<sup>6</sup> ; nettoyer celle-ci, fixer les minuteurs sur chacune des lampes électriques dont nous nous servons durant shabbat ; mettre la table et brancher la plata, faire bouillir l'eau qui nous servira pour le café et le thé du lendemain matin et de l'après-midi... Tout cela durant la seule après-midi du vendredi que j'ai toujours refusé de consacrer à mon travail de professeur ! Bien sûr, il n'a pas été facile de l'expliquer à mes collègues qui m'ont parfois regardée bizarrement ! Faire shabbat ? me dit-on... mais à quoi cela peut-il bien servir ? Et pourquoi ? Et qu'est-ce que tu entends par là ?... Pourtant, une fois tous nos petits plats préparés, la table dressée, la maison nettoyée et le pain tiède sorti du four, nous nous sentons prêts à l'intermède de ces 25 heures qui nous permet de nous évader de nos vies de prof, d'élèves, de collègues ou d'amies et oui, nous sommes fin prêts à nous laisser imprégner de l'étonnante sérénité d'un temps à part que peu de Rennais soupçonnent autour de nous.

Au fait, savez-vous où se trouve la synagogue de Rennes ? Je défie la plupart des Rennais de répondre

<sup>4</sup> Plata : large plaque électrique que l'on branche avant l'entrée de chabbat et qui gardera les divers plats au chaud jusqu'à la sortie de shabbat

<sup>5</sup> Hallot : pain tressé de shabbat.

<sup>6</sup> À Rennes, il n'y a aucun magasin casher ni de supermarchés vendant des produits casher.

à cette question toute simple ! En fait, elle ne se trouve pas en centre-ville, excentrée près du parc des Gayeulles. À une époque, nous habitions à 7 km de là, un périple que nous parcourions à pied, aller-retour et par toutes les saisons quel que fût le temps. Combien d'averses avons-nous rencontré sur nos longues routes hebdomadaires (on ne conduit pas durant le shabbat) ? Combien de suées l'été et de gerçures, l'hiver ? De souliers trempés et de chaussettes élimées ! 7 kilomètres aller, 7 kilomètres retour deux fois en moins de 15 heures... Vous penserez certainement que personne ne nous y obligeait et vous avez raison. Personne si ce n'est le choix d'une pratique, difficile mais possible ! Personne d'autre que nous-mêmes et nos amis qui, chaque shabbat et fidèlement, nous accompagnaient durant ces longs périple remplis de rires et de discussions stimulantes parce qu'il faut bien ajouter que shabbat, c'est d'abord une nourriture intellectuelle et spirituelle, et que nos marches étaient la porte ouverte à un partage d'idées et d'opinions qui nous aidaient à fortement apprécier nos quatre traversées de Rennes du sud-ouest au nord-est sans pause !

### Traversée à contre-courant

Laisser Cleunay derrière nous jusqu'au boulevard Voltaire, désert, suivre le bord de la rivière et les chantiers de ces immeubles magnifiques dont nous avons suivi la construction, traverser le marché des Lices où nous rencontrions nos amis non-juifs affairés à leurs emplettes presque aussi rituelles que nos allers-retours, puis la longue rue d'Antrain, Maurepas, pour enfin aboutir sur l'avenue Patton avant d'atteindre le petit square et le sous-bois à l'abri duquel se trouvait notre destination finale et où nous attendaient nos coreligionnaires rennais habitués à nos longs parcours...

Traverser Rennes ainsi, à contre-courant et bien souvent à contresens de qui jouissait de son samedi de manière si différente ne cessait de nous étonner !

Que font donc les Rennais le vendredi soir ? Ils sortent et, pour nous, c'était rencontrer une multitude de jeunes, presque trop jeunes, la bouteille de coca mélangée à de l'alcool à la main qui déambulaient le long des rues du centre, déjà éméchés bien avant 22 heures, heure à laquelle nous traversions la place Sainte-Anne ou des Lices, la faim au ventre et quelque trois kilomètres de plus à parcourir avant d'arriver à notre belle table de shabbat. Les jeunes sortent et font la fête, d'une manière diffé-

rente de la nôtre mais après tout, à chacun ses rituels ! Quant au samedi midi, disons plutôt 13 ou 14 heures, que faisaient les habitants que nous croisions sur notre route ? Ils finissaient le marché et prenaient l'apéro aux terrasses des bars du centre, ils mangeaient des tranches de saucisson et buvaient un muscadet pendant que nous rêvions du repas qui nous attendait sur la plata. Nous traversions le marché et goûtions à quelque confiture sur de somptueux stands, incapables d'acheter quoique ce soit puisque durant shabbat, on ne touche pas à l'argent... Un drôle de sentiment, comme si nous n'avions plus temporairement fait partie du même monde. Comme si notre shabbat nous séparait de la foule consommatrice et rieuse qui ne revenait d'aucune synagogue ni d'aucune étude de la Torah... mais aussi, peut-être, privée de notre sérénité.

### Voir Rennes de plus loin

Faire shabbat à Rennes c'est forcément vivre 25 heures à côté de nos voisins, c'est refuser une invitation à dîner le vendredi ou une randonnée le samedi, c'est devoir s'organiser différemment et gérer les cinq autres journées de la semaine pour faire ses achats (puisque les magasins sont fermés le dimanche alors que dimanche, pour nous n'est rien d'autre que le lundi !) C'est aussi s'isoler un petit peu, évidemment, puisque nos rites et coutumes semblent trop contraignants pour nos amis non-juifs même si certains étaient assez curieux pour s'inviter et vivre avec nous ces moments de détente, spiritualité et de partage. Faire shabbat, c'est voir la ville et ses habitants de plus loin tout en y partageant l'air et l'espace, c'est aussi se sentir un peu seul puisqu'isolé dans des pratiques et des exigences qui détonnent et étonnent. C'est ne pas avoir accès à la rituelle galette-saucisse du marché, ni s'arrêter boire un verre avec les collègues qui ne comprennent pas toujours notre hésitation, c'est se retrouver entre nous, c'est-à-dire entre juifs, afin de partager ce que nous connaissons et désirons perpétuer et partager, c'est se retirer de la vie quotidienne pour faire l'expérience d'une journée spirituelle mais joyeuse, remplie de belles odeurs et de riches pensées.

Faire shabbat à Rennes, c'est être un juif rennais que personne ne voit, ne reconnaît ni ne devine, c'est presque passer incognito ou à côté malgré l'extrême richesse de ce que l'on vit. C'est être un Rennais d'ailleurs, qui durant 25 heures, se retire du jeu ou s'en dégage, à ses risques et périls, chaque semaine de chaque mois de chaque année. ■



RICHARD VOLANTE

## INTERVIEW

# Les Tombées de la Nuit questionnent les rythmes de la ville

**RÉSUMÉ** > Aux manettes du festival des Tombées de la Nuit depuis douze ans, le Rennais Claude Guinard revient pour Place Publique sur les temps forts de la dernière édition et sur ses projets. La dimension temporelle de la fête, tout au long de l'année, et notamment le dimanche, apparaît plus que jamais comme le fil rouge de la programmation des Tombées.



PROPOS RECUEILLIS PAR > **RAYMOND PAULET**

Ce dimanche 5 juillet, c'est jour de fête à Rennes. La foule festonne le Pont de la Prévalaye, les familles affluent sur le Mail. On s'accroche à la Tour de la Mabilais. La rumeur monte, s'amplifie. C'est parti ! Ça arrive ! Il faut prendre la vague. Vite. Ils basculent ! Déjà les « dominos » dessinent une ligne brisée. Reflux des groupes qui tentent en riant de rattraper la houle de béton cellulaire. C'était un peu le tour du Mail, comme un avant-goût du Tour de France, qui sera là le week-end suivant. Un événement au parfum d'enfance. Emblématique de l'esprit des Tombées de la nuit pour leur directeur Claude Guinard, qui a repris le flambeau des Tombées il y a douze ans.

**PLACE PUBLIQUE :** Comment *Dominoes*, ce parcours de 7 000 blocs de béton serpentant sur 2,5 km, a-t-il vu le jour ?

**CLAUDE GUINARD :** Nous sommes allés sonner aux portes sur un territoire en chantier depuis plusieurs années, en disant : nous souhaitons traverser votre espace mais on vous propose d'y participer concrètement, et de le faire collectivement. Finalement, nous passons quinze conventions, de l'association sportive aux bailleurs sociaux, avec des syndicats de copropriété, l'association de Bourg l'Évêque, la maison de théâtre, la crèche Papu...

sur un projet ! En retenant le choix du Mail, notre démarche nous a conduits à nous poser les questions : qu'est-ce que ce territoire a de particulier ? Quelle vie associative ? Quel est le schéma urbain ? Ce projet questionne la ville, c'est une occasion de jouer collectivement avec elle, donc on ne doit pas se couper des forces vives de ce territoire. Nous n'arrivons pas avec un truc ficelé en se disant que techniquement cela va se faire...

**C'est un projet qui fait participer 350 personnes pour préparer le parcours, monter les blocs...**

Nous avons eu les *Veilleurs*, avec la chorégraphe Joanne Leighton qui a impliqué en 2012-2013 plus de 700 personnes, et qui a créé un réseau d'ambassadeurs des Tombées. Pour *Dominoes*, la Compagnie proposait aux habi-

RAYMOND PAULET est conseiller technique au TNB à Rennes, après avoir été journaliste. Il est membre du comité de rédaction de *Place Publique Rennes*.

## Les Tombées de la Nuit piloteront la « Saison des dimanches »

L'annonce a été faite le 5 juillet lors de la clôture de l'événement *Dominoes*, par la maire de Rennes Nathalie Appéré : l'équipe des Tombées de la Nuit aura la charge de piloter la future « Saison des dimanches », à partir du printemps 2016. Objectif : « impulser un nouveau mouvement pour la culture rennaise », tous les dimanches à travers une programmation éclectique et de qualité, en prise directe avec l'espace public. La Ville souhaite ainsi capitaliser sur les récents succès des Premiers dimanches aux Champs Libres, l'expérience *Fous de Danse* ou encore le parcours des *Dominoes*, qui a mobilisé plus de 40 000 personnes.



« Notre mission : accompagner au mieux des artistes qui abordent la question de l'espace public et la place du spectateur. »

tants dans chaque section du parcours de poser les blocs. Pour traverser le Mabilay, nous avons sollicité ceux qui l'occupent, la French tech, les différentes entreprises et leurs salariés. Et nous avons souhaité que, en plus de ces « responsables », il y ait sur chaque section un habitant qui crée le lien avec la technique, les équipes, qui ne soit pas juste une petite main...

**Une proposition artistique, un lieu, des habitants... c'est votre triptyque, auquel il faut ajouter une attention au temps, celui de la météo certes, mais surtout celui qui fait le bon moment ?**

Oui ! Par exemple, ce dimanche 5 juillet, seul *Dominoes* était programmé. Pour lui donner toute sa dimension, ce qui a également permis que la petite équipe des Tombées soit présente pour accueillir les gens, et disponible au projet. Mais il y avait beaucoup d'autres propositions la veille.

**Cette année vous avez fait débiter les Tombées dès le mois de juin, pour quelles raisons ?**

En décalage avec le calendrier du festival, *Cinéràma* a été présenté un mois avant, sur des horaires très inhabituels, 12h30, 18h30. Cela se passe à un moment particulier de la ville, qui vit d'une certaine façon à cette heure-là, et c'est nécessaire au spectacle... cela le nourrit. Les spectateurs sont placés dans l'espace public et ne savent plus qui est acteur et qui ne l'est pas... L'an dernier, c'était *Macbeth* par le Théâtre de l'Unité. Un rendez-vous donné la nuit en forêt dans un lieu gardé secret ! L'idée, à chaque fois, c'est d'être en amont des Tombées de juillet pour donner de la visibilité à un projet, échapper à ce sentiment d'entonnoir ou, sur cinq jours, il faut que tout rentre. De cette façon, on parle des spectacles et plus seulement de l'événement festival.

**Les Tombées sont désormais organisées sur plusieurs week-ends autour de temps forts et de lieux différents...**

Si nous avons éclaté le festival dans le temps, et sur le territoire, au Rheu et dans la vallée de la Vilaine, c'est pour ne pas perdre de vue les propositions elles-mêmes, et ne pas être dans l'objectif de créer un événement qui n'a pas de sens en soi. Ce qui est important ce sont les

Près de 40 000 spectateurs ont suivi la chute des 7 000 dominos autour du Mail, le 5 juillet.



RICHAUD VOLANTE

projets, les démarches artistiques, en quoi elles posent la question de la place du spectateur, ce qui va jusqu'à des formes implicatives, participatives mais toujours dans une dimension complice, dans la notion d'aventure pour le spectateur...

#### Ce sont des propositions en contexte, en situation...

Pour autant la dimension implicative et participative n'est pas un postulat de base, ce n'est pas la ligne de programmation contrairement à d'autres manifestations en France pour lesquels cela peut être plus systématique. Il s'agit de donner sa juste place au spectateur – ce qui ne réussit pas à chaque fois – mais il ne s'agit pas faire du casting à pas cher... Chaque proposition aménage une place différente à chaque fois aux gens. Comme la *Happy manif* de David Rolland qui propose une promenade dans la ville et place les participants en connexion permanente à travers un casque. Des indications sont données de mouvements, d'interactions... De la même façon *Bal de match*, rencontre improbable entre la danse et le rugby, ne pouvait se faire qu'au Rheu, terre d'ovalie avec son club. Tandis que, *Around*, danse urbaine très physique, par la compagnie Tango Sumo est dans une configuration plus « classique ».

#### Proposer d'autres temporalités, y compris à une époque des Tombées de fin d'année, cela répond à quels objectifs ?

Il s'agit surtout de permettre aux propositions d'être plus visibles. L'expérience des *Veilleurs* nous a permis cette prise de conscience, de se concentrer sur un propos, porté collectivement par l'équipe. Il nous est apparu que notre mission était bien d'accompagner au mieux des artistes qui abordent la question de l'espace public et la place du spectateur. Et que ce n'est pas organiser un événement de manière récurrente qui arrive tous les ans et dure une semaine. L'exigence artistique va de pair avec l'aventure qu'il est possible de créer avec les gens autour de la proposition d'un artiste.

#### Vous aviez déjà expérimenté ces nouveaux rythmes quand vous étiez à la direction du Théâtre de l'Aire libre ?

Oui, avec une programmation et donc une communication au trimestre. Cela apportait une fraîcheur, une capacité de réaction. On pouvait répondre à un projet d'artiste à six mois. Alors que le rythme sur une saison est plus figé, conditionne trop le calendrier des artistes.

## Les États Généraux de la culture planchent sur les rythmes

Dans le cadre des États généraux de la culture à Rennes, une rencontre le 29 juin a réuni une vingtaine de professionnels sur « Nouveaux rythmes de vie et nouveaux espaces culturels de rencontre ».

Au fil des échanges ont émergé les idées suivantes :

- **Rythmes.** La nécessité d'améliorer la lisibilité de l'offre existante (y compris hors métropole) ; mieux identifier l'offre et les propositions le dimanche, via par exemple un site internet plus complet ; mieux synchroniser le calendrier événementiel encombré sur certaines périodes de l'année ; offrir des lieux de loisir et de culture à des heures où les gens peuvent venir ; ouvrir des établissements culturels les jours fériés et les dimanches, voire à certains créneaux horaires comme 12 h-14 h pour les musées, mais ouvrir également des équipements de quartier en fonction d'événements particuliers ; coordonner l'activité culturelle avec les ouvertures de cafés, restaurants...

- **Lieux.** De nouveaux espaces culturels de rencontre à suggérer ; mieux et plus occuper l'espace public ; introduire de l'inattendu dans les interstices ; rendre l'art plus visible et donner plus de place au street art ; investir des lieux éphémères ; prendre plus de risques ; avoir des lieux ouverts aux expérimentations artistiques...

Nous avons un abonnement très ouvert avec des carnets de contremarques... Cela permet de réinventer une politique commerciale, même si ce n'est pas confortable car cela ne produit pas une trésorerie importante en début d'année. Finalement, ces aménagements accompagnaient un projet artistique qui se proposait d'ouvrir le lieu à des esthétiques différentes. Je crois qu'il peut y avoir des identités mais il faut savoir ouvrir les lieux. Je travaille beaucoup avec la Belgique où on ne se pose pas la question en termes de théâtre ou de danse, mais plutôt de spectacle vivant ou de formes émergentes. Ils sont moins labellisés qu'en France. ■

# Temps de la nuit





## VIE NOCTURNE

## Plaidoyer pour une ville altruiste

**RÉSUMÉ** > *Comment concilier la nuit et la fête dans nos civilisations urbaines ? En s'interrogeant d'abord au sens donné à cette dernière, et en réinventant une ville altruiste, explique le sociologue rennais Christophe Moreau. Car la fête véhicule aussi des valeurs indispensables à nos sociétés démocratiques. Mais le phénomène est complexe et les solutions, jamais univoques. D'où l'importance de créer un véritable débat dans la ville autour de ces questions qui concernent chaque citoyen, à chaque âge de sa vie.*

ANALYSE > **CHRISTOPHE MOREAU**

Toutes les villes sont concernées par la vie nocturne et festive. Que l'on pense au jeudi soir à Rennes, rue Saint-Michel, au vendredi soir à Nantes, Quartier du Bouffay, aux Nuits Blanches parisiennes, au quartier de Kreuzberg à Berlin, au quartier rouge à Amsterdam... Plus loin de nous, une *full moon party* à Goa, le carnaval à Salvador, la rue Sainte-Catherine à Montréal, les nuits chaudes de Téhéran ou de Dakar, un samedi soir à Beyrouth...

La nuit et son cortège d'activités festives sont devenus un enjeu de marketing urbain. Mais bien au-delà des aspects d'attractivité et de concurrence entre les villes qui cherchent à s'attirer des populations de jeunes, d'investisseurs et de ménages fortunés, le vivre ensemble nocturne constitue un enjeu anthropologique fondamental. Il interroge nos institutions urbaines sur des aspects techniques, mais aussi et surtout sur nos conceptions des relations sociales et de la communauté humaine.

**La nuit : un no man's land ?**

Lorsque les ouvriers agricoles d'avant-guerre virent arriver l'électricité dans les campagnes, ils eurent un mauvais pressentiment... Jusqu'alors, la nuit tombante

annonçait la fin de la journée de labeur ; dorénavant, il leur faudrait prolonger leur journée et aller au bout des tâches commencées, faisant fi du déclin de la lumière naturelle. L'électricité allait modifier nos rythmes de vie et notre être au monde.

Ce n'est pourtant qu'à partir des années 2000 que nombre de collectivités se sont réellement penchées sur le sujet des « temps de la ville » ; le rapport du député-maire de Rennes Edmond Hervé fit date en la matière (voir page 9), ainsi que les travaux de géographes – notamment Luc Gwiazdzinski et ses célèbres « traversées nocturnes » – qui accompagnaient plusieurs villes européennes à « instituer la nuit » et la ville H 24, telle Amsterdam qui dispose d'un « maire de nuit » doté de réels pouvoirs, à la différence des maires de nuit proclamés récemment par des collectifs de citoyens à Paris ou Toulouse.

En effet, si l'homme a de très longue date aménagé des espaces urbains, il a tardé à structurer la temporalité nocturne : associée à un imaginaire effrayant, la nuit est synonyme de déficit de services publics. Les services de transports prolongent quelque peu leur activité, mais rarement au-delà d'une heure du matin. Si les services de santé et de sécurité continuent de s'activer, même au ralenti, il n'en est rien des services administratifs, sociaux, culturels, éducatifs. Mais comment peut-on justifier que le citoyen noctambule ait aussi peu de droits aujourd'hui, et que la période qui s'étend de 1 h à 6 h du matin soit un no man's land obligé dans nos villes françaises ? Au motif d'une alternance naturelle entre le jour, source de lumière, de transparence, de productivité, de masculinité, et la nuit, symbole d'obscurité, de profondeur, d'opacité, de féminité ?

La question se pose également au plan économique : comment expliquer le peu d'offre commerciale passé 20 h dans nos villes, quand nos voisins espagnols, italiens ou grecs commercent jusqu'à plus de minuit ? Comment expliquer la diminution spectaculaire du nombre de cafés et bars en France, qui serait passé de 200 000 en 1960



Christophe MOREAU, sociologue, dirige le cabinet Jeudevi ([www.jeudevi.org](http://www.jeudevi.org)), spécialisé dans les questions de jeunesse. Il est également chercheur associé à la chaire Jeunesse/EHESP Rennes.





RICHARD VOLANTE

à moins de 35 000 aujourd'hui, alors que tous les édiles communiquent sur le « vivre ensemble », et qu'éclotent ici ou là les cafés des parents et autres cafés citoyens ?

La nuit pose aussi la question de la cohérence entre l'essence même de la ville, qui se veut attractive, source d'échanges culturels et commerciaux, et la nécessaire tranquillité des résidents des centres-villes. Mais de qui est-ce légitimement la cité ? Des milliers de riverains qui s'endorment en son cœur, ou des flots de citoyens qui chaque jour la traversent, la font vivre et vibrer au rythme de leur engagement, de leur créativité et de leurs dépenses ? Doit-on privilégier le droit à la ville, diurne, de certains, au détriment du droit à la ville, nocturne, des autres ?

Aucune de ces questions n'appelle de réponse simple, et il serait prétentieux d'en apporter. Admettons toutefois que la nuit urbaine, système complexe, a trop peu fait l'objet de réflexions partagées, qui ne seront d'ailleurs jamais abouties. Et admettons aussi que ces questions n'appellent pas uniquement des réponses techniques, programmatiques ou cartographiques, mais qu'elles appellent tout autant des débats philosophiques, sociologiques, et juridiques. Repenser la nuit, c'est s'intéresser à l'offre culturelle, à la convivialité, à la vie festive, à la

vie publique, dans une société où l'idéologie néolibérale ne fait que diviser, opposer, et replier chacun sur sa sphère privée. C'est s'intéresser au mélange des genres, des groupes sociaux, des appartenances culturelles, sortir de ses obligations et de son quant à soi, pour prendre le temps d'aller vers ou d'accueillir l'autre dans ses différences. C'est prendre en compte la rencontre entre les générations, qui, chacune, ne sont pas uniquement des segments de marché qu'il faudrait isoler à tout prix, mais sont avant tout des groupes porteurs de richesses humaines et complémentaires qui apprécient de se rencontrer, à l'image de ces places espagnoles où l'on pratique assidûment les botellones<sup>1</sup>, toutes générations confondues, et ce depuis la fin de la dictature franquiste... C'est aussi repenser la transversalité de l'action publique (cohérence entre culture, transports, santé, éducation, sécurité...) et les articulations entre la puissance publique, d'une part, et les initiatives privées et commerciales, d'autre part.

### La fête : rencontrer l'autre

Les recherches anthropologiques montrent que la fête n'est pas une activité périphérique, anodine, insignifiante, bien au contraire. La fête est, universellement,

<sup>1</sup> Le botellón, « grande bouteille », est une coutume espagnole assez récente qui consiste pour les jeunes à se rassembler dans la rue, les parcs, les plages ou sur la voie publique pour consommer de l'alcool, écouter de la musique et fumer.

le ciment des sociétés : elle institue les appartenances collectives et l'agrégation à des us et coutumes que nous lèguent les générations antérieures ; elle assure le passage d'un stade à l'autre dans nos vies, de la naissance jusqu'à la mort, où chaque étape est célébrée par des retrouvailles, des regards, des embrassades, des échanges, des dons/contre-dons qui nous construisent... Elle facilite la rencontre, notamment conjugale, et permet tout simplement de lutter contre la solitude, à une époque où notre attention se trouve aspirée par l'espace numérique, et notre « temps de cerveau disponible » acheté et vendu par les opérateurs publicitaires et médiatiques. Ce sont donc des fonctions sociales essentielles que remplit la fête dans les sociétés humaines.

C'est en partie pour ces raisons que nous avons organisé à Rennes, en 2005, des États Généraux de la Fête, qui avaient mobilisé des citoyens, des acteurs culturels, des acteurs économiques, des élus locaux et des chercheurs : penser la gestion publique de la fête ; prendre acte de l'allongement de la jeunesse, de l'augmentation du temps libre, de la disponibilité de produits psychoactifs, et assumer collectivement nos responsabilités d'adultes : rapprocher l'université de la cité, penser le temps de la nuit, échanger sur nos usages de la ville, valoriser la place de la culture, de la musique, de la danse, accueillir le foisonnement d'idées et d'initiatives qui font de la ville un formidable creuset. Après deux mois de préparation et trois jours de débats, des « cahiers de doléances pour une meilleure gestion publique de la fête<sup>2</sup> » avaient été rédigés, en vue de partager effectivement les responsabilités qui incombent aux uns et aux autres en la matière. Constatant que Rennes voyait alors, depuis une dizaine d'années, disparaître un à un les rassemblements festifs avec musique pour jeunes peu fortunés, les rédacteurs affirmaient que le « droit à la fête doit être protégé ». Le secteur privé avait subi de plein fouet de nouvelles réglementations de plus en plus contraignantes et concentrait sur lui toute l'agressivité d'une population environnante devenue totalement intolérante, et n'ayant souvent pour seul engagement citoyen que la défense de son confort personnel. Parallèlement, les salles, les contraintes et les équipements publics étaient eux aussi inaptes à satisfaire les nouvelles attentes de la population (horaires trop étroits, insonorisation absente, impossibilité de consommer les boissons, même faiblement alcoolisées...).

Après avoir souligné la complexité du phénomène, sa persistance dans les sociétés humaines et les enjeux majeurs qu'il recouvre aujourd'hui dans nos villes, le collectif ouvrait différentes perspectives : observer pour bien connaître ce phénomène en évolution permanente ; dialoguer et organiser une concertation locale et des expérimentations autour de quatre pistes de travail qu'étaient : les temps sociaux (transports, commerces, services), la prévention autour des risques afférents à la fête, l'accompagnement des nouvelles pratiques festives et des phénomènes culturels émergents (place des initiatives collectives artistiques, spectacles itinérants sous chapiteau...), l'intégration de la dimension festive dans l'aménagement du territoire.

Il proposait surtout que la question complexe et sérieuse de la fête soit traitée collectivement et non pas seulement sur la base des réglementations de plus en plus contraignantes qui demandent aux organisateurs d'être maîtres de tout et de tous ceux qui seront associés à la fête... De cette aventure est née l'association rennais Adrenaline, « Association pour une meilleure gestion publique de la fête », dont les objectifs sont de réfléchir collectivement et de valoriser publiquement la place de la fête dans la société, par l'observation, la concertation et l'animation. Dix années plus tard, ce débat se poursuit peu à peu, à l'image de la récente Conférence Nationale de la Vie Nocturne organisée à Nantes en avril dernier, sous l'égide de la Fédération Nationale des Cafés Cultures, et du Collectif Culture Bar-Bars. À cette occasion fut signé un accord de coopération entre ces deux organisations et le forum européen pour la sûreté urbaine.

### Faire humanité dans une ville altruiste

Au-delà de considérations strictement sociales, la fête est une invention de l'humanité qui vise à réguler collectivement nos émotions : désirs d'union, de partage, de vertige, de sexualité, d'ivresse, de violence... La fête offre un lieu d'apprentissage collectif et intergénérationnel des désirs transgressifs qui nous habitent, et renverse temporairement le monde et ses règles habituelles pour mieux y revenir et en apprécier la justesse. « Une fête est un excès permis, voire ordonné<sup>3</sup>. »

La fête assure ainsi une fonction émotionnelle, qui nous reconnaît une certaine épaisseur anthropologique ; contrairement à la théorie d'Adam Smith qui se trouve

<sup>2</sup> Sous la plume de Jean Michel Lucas, universitaire rennais et spécialiste des politiques culturelles, qui a synthétisé les débats.

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *Totem et tabou*, 1913.



au fondement de notre développement économique, et qui justifie que nos villes aient été conçues en appliquant le principe du zoning fonctionnaliste, la personne humaine n'est pas uniquement mue par la recherche de l'intérêt personnel et la concurrence. Elle est habitée par des désirs et des angoisses collectives, et par la recherche de l'autre. Nous devons notre émergence humaine à la capacité d'empathie, qui fait que nous prenons soin des autres et de nos petits. L'archéologie et l'anthropologie<sup>4</sup> montrent que nous n'avons pas toujours été des êtres belliqueux, et que depuis le néolithique nous avons su nous mélanger entre groupes humains et porter attention à autrui. À l'opposé de ce que certains aimeraient nous faire croire, nous sommes des êtres altruistes, des animaux politiques, comme l'écrivait déjà Aristote.

Tenir compte de la nuit et de la convivialité festive pour concevoir l'avenir de nos villes, revient à prendre en compte cette dimension émotionnelle altruiste et empathique de la personne humaine ; permettre de se retrouver à toute heure, de s'approprier temporairement l'espace public, d'être ensemble sans visée autre que se rencontrer, partager des émotions, débattre de la vie publique... Mais compte tenu de la complexité des questions qui se posent, et de la divergence des intérêts en présence, il n'y a pas de solution technique définitive qui vaille, autre qu'une démarche méthodologique qui permette d'organiser un débat de proximité lorsqu'un problème se pose. Seule une pratique démocratique renouvelée permettrait de mettre en œuvre équitablement les droits humains et de garantir les libertés et les dignités des personnes. Une bonne décision pour la vie nocturne urbaine ne serait pas nécessairement la « tranquillité urbaine » mais le progrès des libertés et dignités qui résulterait d'une décision publique appropriée. Dans cette société plus empathique, il ne s'agirait plus seulement de faire société, mais de faire humanité ensemble, dans le respect réciproque des libertés d'expression, de repos, de jouissance de sa propriété, du droit à la diversité culturelle. L'enjeu central de la nuit urbaine n'est donc sans doute pas tant la tranquillité que le meilleur progrès des libertés. ■

<sup>4</sup> Marylène Patou-Mathis, « Non, les hommes n'ont pas toujours fait la guerre », *Le Monde Diplomatique*, juillet 2015.

## Une nouvelle charte de la vie nocturne en préparation à Rennes

Rennes s'est dotée d'une Charte de la vie nocturne en 2009, mais ce texte doit être, de l'aveu même de ses signataires, « réactualisé » pour tenir compte davantage de la réalité du terrain. « Nous partons d'un double constat, explique Hubert Chardonnet, adjoint au maire (PS) en charge de la sécurité publique. D'une part, le sens de la nuit a changé. Longtemps considéré comme un temps négatif, vécu en creux, il correspond désormais de plus en plus à un vrai temps de vie. D'autre part, et c'est le fil rouge de notre réflexion, il faut apprendre à partager la nuit ». Partage, le mot est lâché. Mais l'exercice est plus compliqué qu'il n'y paraît entre les trois grandes familles d'« usagers de la nuit » : ceux qui dorment, ceux qui travaillent, et ceux qui font la fête. Pour tenter de (ré)concilier les extrêmes, la ville revendique une méthode : celle du compromis et de l'initiative publique. « Nous allons préciser les règles pour partager la nuit », indique l'élu rennais, copilote de la démarche avec Charlotte Marchandise, élue (EELV) à la santé.

### Adoption prévue en 2016

Dans le cadre de la Fabrique citoyenne, quatre groupes de travail ont été constitués afin d'élaborer la nouvelle charte de la vie nocturne. Une assemblée générale de conclusion est prévue en décembre 2015, en vue d'une adoption de la nouvelle charte par le conseil municipal au premier trimestre 2016. Parmi les idées qui pourraient bien être mises en pratique l'année prochaine : la création d'un « conseil de la nuit » qui réunirait les différentes parties prenantes pour imaginer des solutions apaisées. La dimension sécuritaire n'est toutefois pas absente de ces réflexions, comme en témoigne déjà la création, depuis le mois de juin, de rondes de policiers municipaux dans le centre-ville jusqu'à minuit les jeudis, vendredis et samedis. La future charte devra sans doute s'attaquer à la question délicate de l'« après une heure du matin », qui reste un point très sensible de la vie nocturne rennaise.

X.D.

# Le rêve éveillé d'un dormeur contrarié

**RÉSUMÉ >** *Résident du centre-ville, notre collaborateur Gauthier Aubert sait ce que signifie faire la fête à Rennes. Avec humour, mais non sans justesse, il pointe les contraintes inhérentes au tapage nocturne ordinaire. Et plaide pour une meilleure prise en compte des attentes de chacun. Y compris de ceux qui aimeraient pouvoir dormir après 23 heures !*



BILLET D'HUMEUR > GAUTHIER AUBERT

Dernier comité de rédaction avant l'été pour *Place Publique*... Le rédacteur en chef déroule, serein malgré la canicule, le sommaire du numéro sur les Temps de la Ville. J'écoute sagement, ce n'est pas trop ma partie, mais tout d'un coup, le ciel me tombe sur la tête : j'apprends qu'une (nouvelle) Charte de la vie nocturne est en cours d'élaboration. Le choc. Ce n'est pas parce que je suis un vétéran de ce vieux jeu rennais pour étudiants que les moins de quarante ans ne peuvent pas connaître, jadis surnommé « les 24 heures du Picca », que je bondis intérieurement, mais parce que je pressens là un événement copernicien dans l'histoire de « cette ville si facile à aimer », comme l'avait décrite mon maître Alain Croix. Et l'histoire, ça, ça me connaît. Quoi ? Une (nouvelle) Charte de la vie nocturne ? Déjà j'imagine à l'entrée de la rue Saint-Michel des cohortes d'Aminight (les cousins des Amistar) en combi fluo arpentant les rues dès 2 heures du matin pour distribuer aux fêtards cette précieuse Charte qui figurera, j'en suis sûr, en bonne place sur le WikiRennes, qui fera la une du Rennais, qui sera lue debout par la Maire entourée de tous les corps constitués le jour de l'accueil des nouveaux Rennais qui feront ensuite serment de la suivre ou de mourir, qui donnera lieu à des gloses citoyennes dans les écoles, les collèges, les lycées, qui sera projetée sur la façade du Parlement l'été et sur celle de la Mairie l'hiver, qui sera au cœur d'un colloque de sociologie comportementale à Rennes 2 et des prochaines Rencontres d'histoire aux Champs

Libres, qui sera au programme des débats enflammés de la Manufacture citoyenne du vivre ensemble dans la breitillité urbaine, où on fera venir pour éclairer les vrais gens jusque-là calfeutrés derrière leurs boules Quies, à une heure où je bosserai à la fac, une star de la novpensée qui décryptera la Charte devant un public choisi et (donc) béat devant tant d'audace « hermeneuristique », comme on le lira en gros le lendemain sur [maville.fr](http://maville.fr).

## La litanie des incuries

Bref, je rêve... Et je vois d'un coup le Rennes de demain, métamorphosé par cette (nouvelle) Charte de la vie nocturne. Fini le djembé à 3 heures du matin sur les places minérales du centre ? Finis les rires de chasse d'eau des teenagers jouant à des Fort Boyard coquins dans les fontaines remplies de mousse ? Finies les chansons paillasses gueulées par des voix forcées et trop tôt brisées par l'alcool, le tabac et plus si affinités ? Finis les hurlements au jardin de la C\*\*\*\* jusqu'au bout de la nuit ? Finies les fiestas « à tout péter » dans les beaux bureaux moquetés de la V\*\*\*\* ? Finie la balayeuse municipale à l'aube dont le travail méticuleux donnera l'illusion, à l'heure où les administrations ouvrent, que tout va bien parce que tout est propre ? Finis les balayeurs municipaux avec leur machine à souffler qui déchirent le fragile silence de l'aurore pour donner l'illusion, à l'heure où les magasins ouvrent, que tout va bien parce que tout est propre ? Finie la gerbe sur la portière de ma voiture (mais quelle drôle d'idée d'avoir encore une voiture) ? Fini mon rétroviseur plié au petit matin (mais quelle drôle d'idée d'avoir encore une voiture) ? Finis les pneus de mon vélo crevés le vendredi matin par les tessons légués de la nuit passée (mais quelle idée aussi de prendre son vélo alors qu'on a un si beau métro) ? Finies les cavalcades juvéniles dans les cages d'escalier à 2 heures du matin qu'on finit par bénir car elles signent le moment où la fête estudiantine migre de la piaule du 5e vers un ailleurs qu'on souhaite le plus loin possible ? Finies les odeurs de pisse dans les arrière-cours et les recoins obscurs de la ville qui cessent de l'être quand le jour paraît et qu'on enjambe la flaque saumâtre avec sa poussette ? Finie la fête de la bière musique la veille du





bac car c'est un 21 juin et que changer la date serait un crime de lèse-Languisme primaire (alors que le défilé du 14 juillet le 13, c'est un hommage à Charles Hernu) ? Finie la scène électro-pop de la fête de la bière musique avec ses basses qui font l'effet du passage d'un supersonique en rase-mottes ? Finis les troquets qui dégorge sur les trottoirs leur clientèle quand ils n'y organisent pas le pot de fin d'année d'une joyeuse bande de collègues « qui-se-lâchent-enfin-de-la-pression-du-boulot » ? Finie la scélérate loi antitabac qui jette dans les rues (et donc sous les fenêtres des indigènes) tous les bruyants candidats au cancer du poumon ? Finis les jeudis soir de folie, les vendredis soir de malade, les samedis soir de oufs, les mercredis soir et même maintenant les mardis soir pas mal non plus (le lundi et le dimanche, c'est – un peu – relâche, ayons quand même l'honnêteté de le reconnaître) ? Finies les nuits saccadées, coupées, hachées et, non sans lien, les petits endormissements diurnes en réunion sur le coup de 15 heures ou les baisses d'attention quand l'exposé de l'étudiant manque un peu de rythme (on va dire ça comme ça pour ne pas avoir d'ennuis avec la clientèle) ?

### Qui suis-je pour me plaindre ?

Je sais, je sais, on va dire que je suis vieux, con (c'est pareil), réactionnaire, poujadiste, le genre sous-Muray de province, voyez-vous, biberonné au finkelkrautisme, que je suis riche aussi sans doute puisque, c'est bien connu, il n'y a que des (sales) nantis qui habitent par-là, et que je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même car je savais bien en m'installant sur ce bout de terre que non seulement je serai, le jour, dans un centre commercial à ciel ouvert mais aussi, la nuit, sur le plus beau plateau festif de

l'espace Schengen. Et qui suis-je pour me plaindre ? Le soir de la fête de la bière musique, des gens font des kilomètres pour s'enivrer de ces douces mélodies harmonieuses qui s'envolent à coup de guitares électriques dans le ciel d'été et qui ne semblent pouvoir être savourées qu'avec plus de 4 grammes dans le sang, quand moi je peux les écouter peinard dans mon lit en faisant mes mails en retard jusqu'à l'aube ? Une collègue, merci à elle, cherche à me rassurer : « Tu sais, c'est partout pareil, c'est une évolution sociologique »... Et ça me console, moi, de savoir qu'il existe des Toulousains ou des Munichoïses qui ont aussi des envies de meurtres certaines nuits ? Non, ce qui me console, je vais vous le dire : c'est de savoir qu'il va y avoir, dans ma ville, une (nouvelle) Charte de la vie nocturne. Non pas parce que j'ai l'ombre d'un début d'illusion quant à son efficacité réelle, le mal est trop profond, culturel, civilisationnel même tant qu'on y est à employer les grands mots à défaut d'envisager les grands moyens. Mais parce que cette Charte, si elle voit le jour et si elle est honnête intellectuellement, sonnera comme une reconnaissance symbolique de la légitimité des râleries des victimes directes et indirectes du son et de la fête, comme l'aveu de la justesse des propos de tous les contempteurs des ravages de la noctambulie faussement joyeuse, et qu'elle marquera la réduction à néant des pauvres discours sur la nécessaire festivisation de l'espace public – « parce que, avant, vous comprenez, la ville était tellement triste » – assénée depuis des années par des communicants de tout poil chargés de vendre aux investisseurs et aux électeurs une ville de papier glacée qui est au fond quand même parfois un peu glaçante pour ceux à qui il arrive, la nuit, de garder les yeux ouverts. ■

# La nuit rennaise vue du comptoir

**RÉSUMÉ** > *L'emblème de la nuit rennaise ? La rue Saint-Michel. À l'inverse de Nantes ou Paris, riches en clubs branchés, la fête à Rennes se concentre dans les bars et dans la rue. Source de nuisance pour les uns, lieux de convivialité et de lien social pour les autres, cette culture des bistrotts est intrinsèque à la ville. Et elle ne se réduit pas aux soirées étudiantes du jeudi. Trois professionnels témoignent d'une réalité finalement plus multiforme qu'il n'y paraît.*



REPORTAGE > **AMÉLIE CANO**



AMÉLIE CANO  
est journaliste indépendante  
et membre du collectif  
YouPress. Elle est membre  
du comité de rédaction  
de *Place Publique Rennes*.

C'est un débat sans fin, qui revient régulièrement dans les discussions locales : Rennes, sa nuit, ses bars et l'alcool. Partisans ou détracteurs, chacun possède des arguments bien rodés et des points de vue rarement conciliables. Mais qu'en est-il de ceux qui y travaillent ? À quoi ressemble cette nuit festive, vue du comptoir ?

## Du bon art de se tenir en bistrot

Patron du Petit Bar, place Sainte-Anne, Théodore officie derrière un comptoir depuis près de huit ans. Ancien du Petit Vélo, bar de nuit de la place Saint-Michel, et du Carnaby situé dans la « rue de la soif » voisine, il est un bon connaisseur de ce petit univers qui s'étire de la rue de Saint-Malo à la rue du Chapitre. Dans ce secteur, « chaque bar est différent : rien qu'en 50 mètres, les ambiances se succèdent. Les gens circulent par réseaux de bars », décrit-il. Ouvert jusqu'à une heure du matin, son bistrot accueille une clientèle mélangée.





Théodore,  
patron du Petit Bar,  
place Sainte Anne.

RICHARD VOLANTE

« Le soir, on a autant de femmes que d'hommes, de vingt à cinquante ans, plutôt des buveurs de bière. Mon bar, c'est un endroit où l'on se retrouve, avec des grandes tablées. Des gens qui viennent pour l'apéro, et ça se prolonge dans la nuit », explique le barman. De fait, l'endroit est convivial. On discute au comptoir, la vaste terrasse est souvent bondée. Dans ce lieu, à la fois privé et public, ouvert sur la rue, le rôle du tenancier va au-delà du service des boissons. « Un bar, c'est un commerce mais c'est aussi un lieu de vie, un lieu festif, de rencontres. Il a ses règles de savoir-vivre qu'il faut respecter. Notre boulot, c'est de gérer cette atmosphère générale », estime Théodore. « Ici, il m'arrive d'avoir des gars un peu cinglés qui peuvent être agressifs. Mais j'ai beaucoup moins ce travail de police que lorsque je travaillais rue Saint-Michel. J'étais toujours en train de tempérer la violence et les excès », se rappelle-t-il. Lorsqu'on lui demande comment la vie nocturne a évolué ces dernières années, il réfléchit. « Les gens traînent moins dans la rue après une heure. Quand

j'ai commencé à travailler, la vie dans la rue était plus intense, on pouvait rencontrer du monde, discuter. Aujourd'hui, quand je termine le boulot, il y a encore des gens qui passent mais je croise surtout des zonards et des dealers. C'est comme si on avait enlevé le côté convivial, pour ne garder que le côté glauque ». En cause, selon lui, les multiples réglementations contre les bars de nuit et la vente d'alcool, notamment lors du passage musclé de Bernadette Malgorn à la préfecture de région de 2002 à 2006. La nouveauté ? « Les soirées cartable », ces rassemblements de collégiens et lycéens la veille des vacances scolaires. « C'est vraiment spécifique. Une classe d'âge qui reste entre elle sur une place. Ça n'a rien à voir avec les bars ».

### La rue Saint-Michel, condamnée à la débauche ?

Figure bien connue du petit monde bistrotier rennais, Zoubak, responsable de bar au Bar'Hic, place des Lices, est intarissable sur cette nuit rennaise. Barman depuis



10 ans, il a démarré sa carrière au Carnaby, rue Saint-Michel. « Une rue vivante, populaire », décrit-il. « On parle souvent du « problème étudiant », mais il y a aussi énormément de travailleurs, de marginaux, d'habités et de touristes qui la fréquentent. Il faut apprendre à recevoir chaque client au cas par cas ». Sa mauvaise image ? « Ceux qui la dénigrent pour ses jeudis soir sont aussi ceux qui l'apprécient le samedi midi après le marché. Et ceux qui la fréquentent le jeudi soir ne sont pas là le lundi midi. On entend beaucoup de choses sur cette rue, mais rarement ceux qui y travaillent au quotidien », note-t-il. « C'est difficile pour les bars d'y proposer autre chose que de la boisson : le café-concert Le 1929 a été préempté par la mairie en 2009, puis le Sympatic a fermé. S'il n'y a plus de lieux pour accueillir de la création musicale, il ne reste que la débauche ». La question des concerts n'est pas nouvelle, et elle fait l'objet de discussions entre la mairie et le collectif Culture Bar-Bars notamment, dont le Bar'Hic fait partie.

### L'épineux problème du bruit

Le café-concert est, depuis 5 ans, l'un des bars de nuit les plus prisés de la ville. La foule qui s'y presse ne fait pas que des heureux : si le bar a réalisé de lourds travaux d'insonorisation, il reçoit des plaintes de riverains excédés par le bruit dans la rue. Un sujet épineux. Zoubak pointe la loi Evin, dont il est un fervent contempteur. « En faisant sortir les fumeurs dehors, les problèmes sont dans la rue, loin du comptoir et du barman. Pour nous, la rue est le domaine de la police. Mais pour la police, le problème de l'alcool dans la rue vient des bistrotts. Ça se mord la queue ! », s'agace-t-il. Sans compter le dialogue de sourds entre policiers, patrons de bars et fêtards, qui parlent rarement le même langage... Le barman évoque aussi la mauvaise foi de certains voisins, ayant pourtant emménagé sur la place en connaissance de cause. Mais le principal problème, selon lui, reste le manque de bars de nuit et de lieux ouverts après trois heures. Officiellement, la ville compte une vingtaine de bars de nuit. Mais ce chiffre englobe les bars à hôtesse, au registre bien différent. « Il n'y a pas assez de propositions nocturnes, que ce soit des bars, des boîtes ou des lieux alternatifs. On se retrouve avec une population alcoolisée qui n'a pas du tout envie de rentrer chez elle et qui se concentre devant les bars de nuit qui ne peuvent pas accueillir tout le monde. Il faudrait

peut-être encourager des plages d'ouverture plus vastes afin qu'il y ait toujours des lieux d'accueil disponibles », plaide-t-il. Et le barman insiste : les noctambules ne se réduisent pas aux étudiants. « On a beaucoup de jeunes travailleurs dans notre clientèle. D'ailleurs, si une chose a changé pour nous ces dernières années, c'est que nous avons plus de fréquentation l'été, quand les étudiants sont partis, que l'hiver. Les gens partent moins en vacances, on a aussi des touristes. »

### Le retour des années 1980 ?

Au Bistro de la Cité, Philippe, son patron, observe la nuit rennaise avec plus de distance. Et pour cause : 40 ans dans le métier, fondateur du bar de nuit Le Chatham avant un passage par les Transmusicales et la restauration. Niché au creux de la rue Saint-Louis, en retrait de l'effervescence de la place Sainte-Anne, ce troquet à forte identité est un repaire d'habités. « On a des artistes, des avocats, des chômeurs... On veut rester un bistrot point de rendez-vous. On est un peu des dinosaures », sourit le patron. La loi Evin, le phénomène des terrasses chauffées qui colonisent les trottoirs l'hiver ? « Cette loi n'a pas tué les bars. C'est plus compliqué, c'est sûr, mais les gens font gaffe. Moi je suis content, j'ai moins de lessives à faire ! Concernant les terrasses, les 16-23 ans s'y donnent rencard et ne communiquent pas du tout avec le reste du bar. Mais je vois des jeunes de 23-24 ans venir dans notre bistrot », constate-t-il. À propos des bars de nuit, il ne partage pas l'inquiétude de certains de ses confrères. « À l'époque du Chatham, il y en avait beaucoup moins. On avait 150 personnes qui attendaient dehors le soir », se rappelle-t-il, évoquant les années 1980. Et l'insécurité ? « Il y en a toujours eu. Dans le temps, il y avait déjà des bandes et des bagarres. » Loin d'être blasé, le patron du Bistro de la Cité est plutôt un optimiste. « J'ai l'impression de retrouver ce que je vivais dans les années 1980. À cette époque, il y avait des bistrotts dans la ZUP. Tout a fermé pour être ramené vers le centre-ville. Aujourd'hui, ça se décentralise un peu ». Il cite l'ouverture, l'an dernier, du Marquis de Sade, un café-concert au sud du Thabor, rue de Paris. « Quand on voit le nombre d'associations qui se montent, au niveau musical on n'a vraiment pas à se plaindre. Faire des concerts dans les bars, oui c'est compliqué. On s'arrange avec les assos. Mais si personne ne nous embêtait avec ça, ce serait formidable ! » ■



# Instants de nuit

**RÉSUMÉ** > *Pour ce dossier Place Publique a saisi des instantanés nocturnes, à des moments précis où la ville vit autrement. Notre collaborateur Gilles Cervera a pris sur son sommeil pour aller à la rencontre de celles et ceux qui vivent la nuit, loin des circuits attendus. La nuit à Rennes, l'ambiance change et les langues, parfois, se délient. Florilège de rencontres au fil des heures sans soleil.*



TEXTE > **GILLES CERVERA**

La nuit, s'il est dit que les chats sont gris, rien ne s'arrête ou si peu. Le trafic automobile ou ferroviaire est calmé, le commerce arrêté, image au ralenti.

Une autre pulsation urbaine s'installe. Plus ouatée, davantage ignorée, bien présente. Les services régaliens veillent, l'allumeur de réverbère a rassuré, le « dormez bonnes gens » est entonné par des salariés plus pâlichons mais tout aussi vibrants. Lesquels permettent aux salariés du jour de trouver sur les ordinateurs les messages urgents, dans les banques les transferts d'argent, dans les bannettes le courrier ou les journaux à peine imprimés dans les boîtes aux lettres, dans des crèches une garde atypique – encore trop rare.

Longtemps, les ouvriers du Livre ont représenté l'aristocratie nocturne. Mais chez PSA, les mainteneurs de ligne, dans les laboratoires les hygiénistes, dans les casernes de pompiers l'œil sur l'écran, la nuit travaille au jour. Les équipes de nettoyage sont à pied d'œuvre, les vigiles surveillent, les hôpitaux toument, les blocs opèrent. La nuit urbaine est jeune, les MP3 pulsent plus que de

raison, les Cité U ont pas mal de fenêtres éclairées et les bars s'étendent aux trottoirs à cause des arrêts divers. Il y a ces longs couloirs d'accès aux rues de fêtes, le triangle est connu, circonscrit mais pour y venir le soir, calme plus plat, les provisions de boissons sortent des coffres de voitures garées vite fait, les packs de bière pendent au bas des bras. Au retour, à pas d'heure, le reflux est plus sonore. La rue de l'Alma, la rue de Brest, le boulevard de Sévigné, la rue d'Antrain ou de Paris fusent en portières et en cris qui claquent.

Des poubelles deviennent des moulins à vent, les bas de gouttière en prennent. Les Don Quichotte se voient plus forts et plus grands. Reste que, si l'on croise de ces pèlerins enivrés, ou si on les voit atterrir lourdement au bas des murs du Thabor ou des haies du parc de Bréquigny, ils nous saluent comme sur un GR, le rituel surprend le passant attardé !

La nuit est longue au malade. Les pulsations des moniteurs et la scansion des cœurs rallongent l'angoisse. Ah l'angoisse, vieil avatar de la peur du noir ! Les Ehpad sont endormis avec un peu trop de chimie, l'angoisse se décuple, les pulsations de la ville dans le secret des âmes. Les chambres s'allument et s'éteignent. Et les disputes bien sûr, et les bagarres. Minuit n'est pas forcément l'heure du crime, les polars ne nous ont pas bien enseignés.

Les pulsations de la nuit ne se bloquent pas aux portes des fantômes. Les taxis roulent. Depuis que les Clarisses ont quitté la rue Brizeux, plus de laudes nocturnes, la première messe sonne à 8 h chez les Dominicains de la même rue. Les TP attaquent les chantiers de rocade. Les crieurs de Jacques Cartier sont désormais exportés entre la ZI Lorient et la Vilaine endormie. Selon les vents, les trains de fret cognent à trois temps le bloc-notes des nuits. ■

# 23 h

## Les urgences

La nuit fragmente la ville. Les urgences sont une part à part. Si loin, si proche de la ville. Espace découpé, temps fractal. Autour, dedans, parmi, les blouses blanches marchent, s'arrêtent, repartent, bues par le hublot des portes. Les voitures se garent et redémarrent. Les uniformes se mêlent. Police, BAC, ambulanciers, pas de cri, mais plutôt, en forçant l'oreille, un silence de cris.

Seul résonne à intervalles réguliers le feulement du métro voisin dans une nuit où l'hôpital semble aux arrêts : une apnée, sauf dans ce recoin des admissions, les Urgences de Pontchaillou. La salle d'attente est pleine – mais pas à ras bord – durant toutes les heures plus sombres. Une femme sort fumer sa cigarette, sa blouse bâille au vent malgré les lacets du dos, elle s'arrime au mât de sa perfusion. Derrière le paravent que les poings ont par endroits troué de colère, cinq migrants noirs parlent dans leur dialecte d'ébène. Ce sont les seules voix fortes qui se dégagent, de derrière la paroi. S'il y a des faux plats, parlons ici de faux calmes. Quelque chose pourrait déclencher une fin du monde mais rien ne se passe. Sauf l'attente interminable de l'attente.

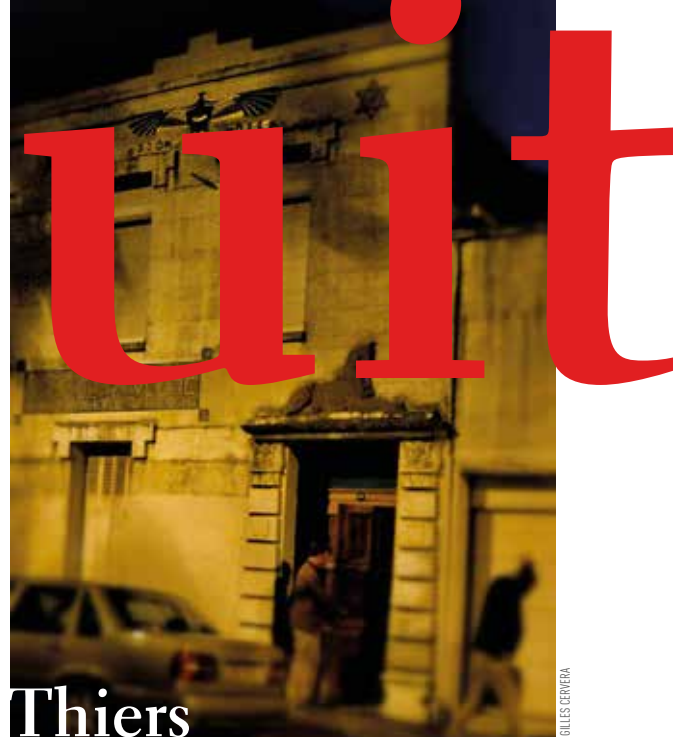
La sale attente des Rennais. La nuit. Beaucoup de familles. Ils attendent, ils ont peur, ils se taisent. Trois jeunes arrivent, des étudiants, deux garçons et une fille, ils disent qu'ils ont suivi l'ambulance, ils ne comprennent pas, tous les feux rouges ayant été grillés, d'être arrivés avant elle. Ils tournent en rond, ils s'approchent, s'éloignent, l'inquiétude les lie. Un Mongol d'un certain âge, dont la tête dodelinait, vient de s'allonger sur les trois sièges en métal rouge. Il n'est pas le seul à dormir, une bouteille de soda à ses pieds. Deux hommes assis, la tête retombée sur leur poitrine. D'autres se lèvent, s'asseoient. Vont et viennent entre dedans et dehors.



Le mur dehors en témoigne. Des traces noires verticales. Tellement de semelles se sont frottées à ce muret-là. Les ambulances défilent, descendent par le tunnel, les portes à glissières se lèvent. Les trois hommes en blanc se redressent à l'arrivée des gyrophares. Les façades sont striées de bleu, d'éclats rouges, les lampes sont brutales comme la crainte que la vie stoppe. Un homme et deux femmes arrivent à pied. Une fille claudique, s'arrête, elle s'appuie sur eux. Elle crie. Elle pleure. Ils sortent de l'allée sombre qui monte du Pont Legraverend et débouchent en pleine lumière, ils la portent, elle se dégage, ils l'attrapent. Peur qu'elle s'effondre. Les soignants sont calmes. Ils marchent, traversent, sans regard. Ils ont des horaires tendus, des temps sans pause, ils passent d'une situation à l'autre, les heures de travail loin des compteurs, de soin, de vie qui peut céder : « Restez avec nous, restez avec nous ! ». La civière court sous le feu des néons. Ils travaillent en flux tendu, la nuit s'avance sans que rien ne s'arrête. Ils accumulent le Compte Épargne Temps. Aux Urgences. Les familles, les proches. La police est là. Nuit du samedi, l'horloge à quartz dit que c'est dimanche. On était arrivé à 23 h. Il est 2 h 47. ■



# Minuit



## Les Frères de la rue Thiers

La rue est une impasse, le boulevard de la Tour d'Auvergne derrière est assez calme et, d'une façade assez kitsch, avec sphinx en parure, une porte sombre s'ouvre. Des silhouettes plus sombres encore se glissent.

Seules ou groupées. Furtives, mais pas que. Elles vont à pas rapides, certaines stoppant, finissant des longues discussions avec les bras qui moulinent et, en général, la sourdine des voix. Ils s'égayent vite, ces drôles de paroissiens des loges maçonniques rennaises. La Loge de la rue Thiers est historique. Son maillet bat sans discontinuer (sauf arrêt durant les années plus noires de Vichy) depuis 1748 ou 1743, on n'est pas à un cheval près ni à une surcharge sur une patente à l'encre déliée. Le démarrage est un peu flou puisque la Constitution aurait sombré en 1766 lors des troubles de Bretagne avec un Frère ayant péri en mer, les documents sur lui, mythique !

Ils sortent à petit pas. Certains tanguent plus car il y eut une journée pour chacun, sociale, artisanne, juridique ou au service de l'État. Puis une seconde journée, placée entre midi et minuit. Temporalité symbolique évidemment. Ces gens-là que vous voyez, et croyez vos contemporains, datent le jour avec quatre millénaires d'avance ! La troisième journée fut d'agapes, de festolement et de convivialité. Les débats d'après sont forcément plus vifs que ceux d'avant et la rue en colporte l'écho des derniers soubresauts. Ils rentrent chez eux. Presque les derniers habitants du symbolique. Ils logent hors du temps. Ils rejoindront leurs métiers du lendemain,

tenteront à Rennes ou plus loin d'élargir les horizons, d'appréhender autrement le social, d'ouvrir à des tolérances. Pas le pire en ces temps tendus de maintenant. Ils sortent donc à minuit (heure de tout le monde !). Des jeunes de plus en plus nombreux, des femmes de plus en plus nombreuses, des générations multiples, c'est pour cela que certains ont quitté le trottoir à petits pas plus hâtifs, avant les fameuses agapes, leur estomac n'étant plus fait pour ça ! Ils sont quatre cents à Rennes dans cette discrétion, à ferrailer sans heurt, à prendre le temps avant de parler – si certaines réunions de quartier pouvaient s'en inspirer !

La rue Thiers est courte. Hantée la nuit par ces gens au costume plutôt sombre. Ils ont fait peur naguère, ils font moins la une des journaux aujourd'hui. Ils sortent fatigués mais disent tous avoir mérité leur salaire, qui est seulement de revenir sur l'ouvrage. Hors temps. Hors d'âge. Rue Thiers ou à Saint-Jacques ou rue Legraverend. Nombre d'habitants les côtoient le jour en ignorant cette qualité qu'ils pourraient nommer défaut ! Ils se retrouvent depuis bientôt trois siècles, parlent, refont le monde, refondent les fondations, invoquant un temple. Un artisan fatigué qui, avant sa réunion maçonnique, a manié des charges sur un chantier lointain se dit moins « assagi qu'il ne voudrait », il n'a pu s'empêcher de s'assoupir, on le lui a reproché alors que « tous ces retraités sont hors sol » !

Le trottoir est vide. Il n'est que minuit dix, montre en main. Ils redescendent de 6015 à 2015 ! ■

## Au parc des Gayeulles



GILLES CERVIERA

Nuit sombre de juin. Douce. Les allées d'arbres sont éclairées, le Parc des Bois apparaît forestier, décuplé par la nuit. Plus on s'enfonce en quittant les blocs du Pâtis-Tatelin silencieux, plus des bruits singuliers fusent. Pas le brame du cerf mais des cris d'humains. Des rires surgis d'un bosquet. Cela bruisse plus on s'enfonce. On arrive au lac, non sans avoir croisé des couples serrés, ils s'en vont, ils rient, s'embrassent. Ils repartent vers la ville et nous arrivons près du lac. Sur les plages, pas mal de bouteilles éparses mais les mots qu'on distingue sont nets et quand cinq lapins détalent devant nos pas, la queue blanche en signal d'arrière, on comprend nettement que les jeunes sont aux braseros : « Je l'ai trouvé ! » C'est une voix de fille, « Tu t'appelles comment ? C'est pas lui ! Je suis pas violent... » Tout fuse très distinctement. Les musiciens devraient donner de leur premier violon la nuit. Il y a ici une de ces acoustiques ! Au fond, en basse arrière, la rocade. Plus loin, plus enfoncés sous les taillis, les migrants. Leurs voix sont plus sourdes. Les langues indistinctes. Roulés dans des couvrantes, ils s'apprêtent à dormir en dépit des cauchemars. Ceux qui nous rejoignent quand on est assis sur le talus ont vingt ans. Une vingtaine conquérante comme une vie qui débute, la fête des Gayeulles bat son plein. Il est 3 h et quelques et le garçon se pose à côté de moi. Il me tutoie et me demande si je n'ai pas vu Thomas. Il a cru que c'était moi, lui. Comment le dire ? Le jeune qui ainsi me parle a ce qu'on peut nommer l'haleine chargée. Comme tous ses congénères. Une cinquantaine, et il me livre in petto la recette de son cru, qu'il tient pour paran-

gon du « meilleur rapport qualité prix/qualité cuite » : la vodka-schweppes. Moitié-moitié, voilà la recette. Le rejoignent ses compères. Le sac à dos vissé sur le dos car l'ennui de la cuite aux Gayeulles, c'est la difficulté à ne pas perdre ni ses affaires ni ses amis. Pour y échapper, ils ont des ruses. Ils ont ainsi offert à Craët, un bon copain de prépa à Châteaubriand, un casque muni d'un mât de 1 m 50 avec un fanion fluo à la cime. Ce soir, chacun cherche Thomas. « La dernière fois qu'on l'a vu pisser contre un tronc, l'embrasser et s'affaler le front fracassé et le sang partout, il était mal. » Où est-il ? C'est la question dans cette chasse à l'homme, où le pire c'est quand on revient le lendemain à midi chercher les bouquins du lycée ou les lunettes ou la carte Korrigo et que les nettoyeurs invitent à fouiller dans la benne.

Le compère raconte comment il s'est soudain amouraché d'un pot de fleurs qu'il tenait tellement serré que lorsqu'il est sorti du dégrisement, les policiers le lui ont rendu. Arborant l'exploit de cuite comme le trophée de chasse ou la médaille d'ancien combattant : « Vous avez fait le service militaire, Monsieur ? Tous les jeunes, hein Monsieur, tous les jeunes ont toujours fait ça ! ». Ils parlent de leurs pères, ils redisent la transmission des fêtes, ce qu'ils ont subi en première année, « Il faut revenir en septembre, Monsieur, pour l'inté et puis en mai pour la désinté, le rallye cubi ou le rallye flamby et l'inénarrable bâche à glissades ». Leur société de nuit est calme, accueillante et « vraiment Monsieur, on fait rien de mal, hein ! C'est ça qu'il faut dire, on est bien ici ». Leur seul regret : ils ont enlevé les pédalos ! ■



# 3 h

## À la boulangerie

Pour le boulanger Vanzato, à l'enseigne de L'épi de blé, rue de Fougères, comme à Kourou, le compte à rebours avant 7 h commence à chauffer sérieusement. Les huit cents baguettes Tradition se préparent. Certaines sont déjà cuites. Le four ne refroidira plus avant l'après-midi. Le pâtissier arrive à 4 h et les viennoiseries seront prêtes une heure plus tard.

À 5 h, rien que de l'affairement dans le fournil blanc où le boulanger travaille sans discontinuer depuis 19 h. On est samedi et le dimanche sera rude, la queue s'allongera comme un pain long, le boulanger en a décidé ainsi.



Il façonne depuis le soir et jusqu'au lendemain. La boulangerie c'est difficile, voilà ce qu'il dit. Pas une semaine sans un souci, de matériel – les machines sont sollicitées et cassent ; de personnel – trouver un pâtissier, l'apprenti peut tenir mais ce n'est pas sa place, trouver une vendeuse, Bénédicte qui a toujours voulu être libraire, va partir.

Yves Vanzato le boulanger a choisi ce métier de solitude il y a douze ans. Il a passé l'âge de la retraite et quittera « sans avoir fait le tour du métier ». Le lendemain, après son sommeil si court, ce passionné d'histoire va lire, des romans aussi, le boulanger lit dans les livres.

Et sur les lèvres des clients, le goût de son pain. Il va falloir penser au sans gluten en plus des quinze pains différents. M. Vanzato le boulanger est si seul, avec le bruit de sa radio blanche comme lui. Sauf que la radio c'est la farine, quand les cheveux du boulanger parlent d'âge. Et de soucis. Les banquiers disent 7 ans, c'est plutôt dix et puis il faut trouver l'acheteur. Drôle de choix que ce métier, M. Vanzato, maçon, fils de maçon aime le pain, excellente raison de reconversion. Son fils est étudiant et lui donne un coup de main à 5 h.

Le boulanger n'entend rien de la nuit des autres. Le silence de ses mains sur les pâtons, de la spatule contourant les cuvettes, les mains qui claquent sur un mouchoir, la chaleur de juin, « la nature » avec laquelle il travaille : les pâtes sont vivantes. 3° pour les calmer. Une mobylette traverse la nuit. Il ne l'entend pas. Le fournil nie la nuit. Une nuit immense toutes les nuits, tellement de gestes répétés, d'inox porté, trois lumbagos par an sans s'arrêter, la nuit est son choix. D'autres de ses collègues se débrouillent autrement. À 7 h, tout est prêt. Même si « les gens se lèvent tard » ! ■

GILLES CERREBA

# 4h 30

## Le livreur de journaux

Rendez-vous rue de Paris. Premier kiosquier servi, le Marigny, dès 4h 30.

Jean-Luc est haltérophile (six tonnes en une nuit), acrobate, jongleur, bavard, cultivé. Livreur de presse est un métier complet.

Une directrice de collègue a tout déclenché. Elle est entrée dans la permanence de quatrième, a demandé à la cantonade : qui veut être pâtissier ? Il a levé le doigt, alors qu'il n'y avait jamais pensé – il songeait plutôt faire des quarts sur un rafiote. Le patron l'attendait dans le bureau de la

directrice, embarqué ! Pour une vie de nuit, depuis l'âge de quatorze ans. Pâtissier, donc, puis, après avoir choisi sa femme qui vendait les gâteaux, il a pris une nouvelle décision : rouler, monter, descendre, porter, déplacer, monter, descendre, remonter. Pas besoin de sport, point de fitness.

Jean-Luc est à bord de son fourgon, trois minutes maxi par client. Chrono en main car l'alarme du magasin peut ne laisser que quelques minutes pour ouvrir et refermer, déplacer les invendus, replacer les liasses de journaux du jour ou les tonnes de quintaux de bacs de magazines qui, certains, ne seront pas même défilmés.

Jean-Luc connaît la nuit de Rennes comme sa poche. Une heure pour ses neuf kiosquiers du centre, quinze autres à livrer entre Villejean et Vignoc. Se méfiant des chauffards, pas une nuit sans feu rouge grillé. S'amusant des fêtards. Ah, la nuit du vendredi, le slalom entre les canettes qui explosent sous les roues, les « Monsieur, ramenez-moi à Villejean ! Monsieur, il y a une place dans votre camion ? Monsieur, je vous aide ! ».

Jean-Luc sourit de ces rencontres, sûr de ses gestes, monter, descendre, déplier le diable, pousser, lever le rideau de fer, recharger le camion : au total, il charge une tonne six, la décharge, recharge une tonne quatre d'invendus qu'il va sortir au dépôt des Veyettes, de retour à 9h : calculez. Six tonnes dans les pattes, le dos, les bras. Tout travaille.

Admiration hululante des chouettes au parc des Tanneurs. Chats qui filent rue de Paris. « Chiotte municipale », à la porte du kiosquier rue de Toulouse. Jean-Luc bat des records, avec France Bleu Armorique en fond sonore. À dix mois de la retraite, le transporteur de presse qui dort quatre heures – et ça suffit – dit qu'il continuera. Sinon sa femme serait inquiète. ■



GILLES CERVEIRA



GILLES CERVEIRA



# 5h

## Le premier train

5h 32. La gare est calme. La nuit s'efface. L'aube point, orange à l'est, encore sombre vers Brest. Deux marginaux au chaloupeement lourd hantent la plateforme déserte où le kiosquier délace ses paquets de journaux. Les voyageurs arrivent un par un, l'agent de quai les reconnaît, ils ne parlent pas, sourient à peine. Les « habitués du premier » plutôt du genre mutiques. « Des voyageurs » ? Non, « les clients de Paris ».

Petite serviette en cuir. Ils s'installent, un par un, ouvrent l'ordinateur ou referment les paupières. Un groupe descend l'escalier, trois « costume-cravate » sans cravate, deux hommes, une femme, « à tout à l'heure », ils se le disent mezza voce pour ne pas réveiller les wagons. On ne parle plus de wagon ! Ils vont d'abord dormir, ils se donnent rendez-vous dans une heure Voiture 4. On parle de voiture. À plus, au petit déj'.

L'agent de quai remonte, répond au talkie-walkie, il me dit qu'avec la LGV, il y a encore plus de ces gens « quibossapari ».

La gare à nouveau silencieuse. Quelques-uns, accoudés, chez Segafredo, prennent le café dans le sombre. Les gens arrivent, de plus en plus nombreux. Le silence bourdonne et soudain deux grands cris. Deux touristes anglais, sac à dos vertigineux, alcoolisés, insultent un panneau électronique. Le silence retombe, bruisant des gens de plus en plus nombreux, pas pour le TER de Saint-Malo, Pontchaillou, Chevaigné, Saint-Germain-sur-Ille etc, mais pour le Lille-Europe de 6h 09.

La gare enfle. Gonfle. En file indienne oblique sur l'escalator, les sacs à dos, les tentes, les chapeaux de paille, l'été pousse ses fournées bâties, Valentin ouvre son deuxième rideau, les petits pains se vendent comme des petits pains,



GILLES CERVEIRA



GILLES CERVEIRA

la gare est pleine, puis vide, le Rennes-Lille s'en va, via Roissy. Les gens parlent bas, devant le composteur se croisent des hommes d'affaires déjà en affaires.

6h 35. Le train de Paris. Les hommes ouvrent le portable sitôt assis. Ils ne parlent pas. Les femmes sont plus nombreuses, robes légères précaniculaires, elles téléphonent aux enfants, s'assurent qu'ils se lèvent. La gare vit par à-coups. Le matin est orangé. Les rails scintillent dans la lumière d'est. ■



# 6h

## Quand la ville s'éveille

Lever de rideau. Il fait déjà grand jour en juin. La ville se lève. Les gilets fluo se voient. Les laveuses, les camions bennes, les voiturettes vont en norias. Deux hommes poussent parallèlement leur balai devant eux, chacun son trottoir, ils ne parlent pas, ils ont commencé à 4 h. La ville est vide à cette heure-là. Ne s'y croisent que les premiers passants ou les derniers veilleurs qui tentent d'ajuster leurs doigts au digicode de leur porte d'entrée. Leur seul réflexe suffit au bip, pas toujours, lançant un regard de détresse.

La ville lève son rideau. Le jet d'eau puissant est dirigé au bon endroit, le pied des murs est visé. La rue de la Soif brille du côté où elle a été rincée.

Celui qui tient la lance puissante place Rallier du Baty crie plus fort au conducteur, ils interpellent, déplorant une livraison qui les contraint à contourner la cible. L'obsession fait partie du contrat de travail, regardante, nécessaire, quelquefois impossible au vu des obstacles. Depuis sa cabine, l'homme de la balayeuse a l'œil précis. Il zigzague au gré des déchets, la nuit a tout laissé derrière elle. Les fêtards, le peuple des bars et des places ont déserté et la laveuse trace les trottoirs, remonte la piste des pisses ou du vomi, fait le trajet à l'envers.

Sur les places, ce ballet des balais pourrait faire penser à une valse, ce n'en est pas une. Le conducteur a d'autres chats à fouetter que de penser chorégraphie, rien ne reste après les ronds qu'il fait.

Les hommes en fluo commencent leur journée quand les autres s'encouettent. Dutronc chantait cette heure fraîche, ces remugles d'aube douce, les hirondelles crissent joyeusement, les pigeons laissent des traces sur les marches. Certains promènent leur chien, sac plastique à



GILLES CERVIÈRA



GILLES CERVIÈRA

la main. Le boulanger sort de son labo pour livrer, panier sous le bras, l'hôtel de luxe à côté.

Les escalators du métro remontent les premiers passagers à l'œil gris. Les deux parasols de République abritent leurs piles de journaux gratuits. Se forme une queue silencieuse devant le café-camion de la place où l'expresso succède à l'expresso.

Il est 6 h, Rennes s'éveille. Ses balayeurs, eux, s'apprentent à souffler un peu. ■